SEYNABOU SONKO

Djinns

roman



Grasset

SEYNABOU SONKO

Djinns

roman



SEYNABOU SONKO

DJINNS

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

« J’t’abîme m’abîme, j’dois t’oublier J’suis le djinn de mon djinn, j’suis bousillé. »

PNL

Vréel

Le téléphone a sonné dans le salon. J'ai répondu, parce que ma grand-mère, Mami Pirate, disait que si je voulais être une bonne guérisseuse, il fallait commencer par répondre au tél pour prendre les rendez-vous, que je dise bonjour ici le cabinet de Mami Pirate, que puis-je faire pour vous, entre autres. Sauf qu'au téléphone, c'était pas du tout une patiente. Pas du tout. C'était une Madame qui s'est présentée en tant que médecin d'un centre d'accueil permanent au métro Bonne-Nouvelle mais qui n'a pas du tout, mais vraiment pas du tout appelé pour annoncer une bonne nouvelle. Son nom, je l'ai pas bien entendu, mais elle a dit qu'elle nous appelait nous parce qu'elle n'avait pas réussi à joindre la mère de Jimmy, un voisin un peu spé sur qui on veillait Mami et moi. Il habitait à l'étage du dessus, même porte en sortant de l'ascenseur. Dans ce quartier où tout le monde se connaissait, ce bât' où tout le monde se connaissait, tout le monde savait que Jimmy était un peu spécial, pour ne pas dire *jnounné*. De *jnoun*, pluriel de *djinn* en arabe.

Ensuite, Madame la psy m'a passé Jimmy, et ça a duré une éternité avant qu'il saisisse le combiné. Tellement longtemps que ça m'a laissé le temps d'imaginer les réponses qu'il pourrait donner à mes questions. Sauf qu'il a pas dit hôpital psychiatrique quand j'ai demandé t'es où, il a pas dit oui quand je lui ai demandé s'il allait bien, il a pas dit non quand je lui ai demandé si c'était grave. Alors j'ai noté l'adresse que Madame la psy lui a soufflée. Jimmy a répété après elle, deux fois, avant que je raccroche.

On était attendues là-bas le jour même, Mami Pirate et moi. On y serait allées même si Madame la psy ne nous avait pas donné de rendez-vous. Je ne savais pas trop comment annoncer ce qui se passait à Mami sans l'irriter, elle qui déployait déjà tant d'énergie à trouver un remède adéquat pour Jimmy. Alors je l'ai dit à ma grande sœur, en sachant qu'elle le dirait à Mami mieux que moi. Et sans surprise Shango lui a tout raconté. La baston, les flics et la GAV. Shango ne s'est pas arrêtée là. Elle a dit que c'était de notre faute, à Mami et moi. Pour elle, ce que nous tentions de mettre en place auprès de Jimmy relevait de la magie et nous n'avions fait que perdre du temps. Elle a raccroché au nez de Mami pour finalement lui envoyer un message d'excuses dans la minute qui a suivi.

J'aurais sans doute pu mettre ça sur le compte de son djinn, si ça n'avait pas été dans ses habitudes de poukave à tout bout de champ. C'était du Shango tout craché ; s'enflammer puis s'excuser. Quand on était petites, elle m'a beaucoup, beaucoup poukave, et mon djinn et moi, les poukaves, les trouducs, on peut pas du tout les supporter. Après, quand Mami me sermonnait, Shango disait pardon je ne voulais pas que Mami te gronde, mais c'est pas juste, t'avais qu'à pas manger tout le tiakri. Shango est restée cette gamine du passé bien qu'elle ait un travail, un appart, un fiancé, comme dit Mami.

Shango a accepté de nous rejoindre, Mami et moi. En sortant du métro, elle nous a regardées tellement mal, ça voulait dire ce que ça voulait dire, sinon elle n'aurait pas tchipé aussi fort, deux fois de suite.

Elle n'était pas tout à fait à côté de la plaque concernant Jimmy. Peut-être qu'il était, comme elle disait, un cas social, peut-être qu'il était, comme elle disait, un handicapé de la tête depuis la naissance et que Mami et moi étions dans le déni. Mais qu'est-ce qu'un hôpital psychiatrique pouvait bien y faire ? C'est la question que j'ai posée tout haut lorsque nous sommes arrivées devant l'établissement, et pour seule réponse Mami a dit, tu sais Penda, les psys c'est pour les Blancs, allons sortir Jimmy de là.

Ensuite, nous nous sommes retrouvées dans le bureau de Madame la psy et elle nous a expliqué qu'après sa garde à vue, Jimmy avait été transféré dans ce centre parce que son cas était psychiatrique. Jimmy, pour sûr, avait dû lui dire que Mami était guérisseuse, parce que la psy pesait chaque mot qu'elle prononçait. Elle faisait beaucoup trop d'efforts

pour ne pas heurter Mami. Après quelques secondes d'hésitation, Mami s'est adressée directement à moi, elle a dit t'imagines Penda, si je dois expliquer à tous les Blancs que je rencontre en quoi consiste mon métier, je travaille plus, c'est pas écologique. Il y a eu un silence. Étais-je censée traduire ces paroles, alors que celle à qui elles étaient destinées savait très bien là où Mami voulait en venir ? Madame la psy a posé son pouce et son index sur son menton, en mode c'est intéressant. On aurait dit que durant toute sa carrière elle avait attendu qu'une occasion comme celle-là se présente, se retrouver face à une guérisseuse arriérée. C'est ce que semblait dire son regard rempli de condescendance. Le malaise que ça a créé, c'était trop. Pour mettre fin au silence, j'ai posé la première question qui m'est passée par la tête, et Madame la psy y a répondu avec un trémolo dans la voix. Ici, c'était un GHU, un groupement hospitalier universitaire de psychiatrie et neurosciences qui regroupe les hôpitaux de Sainte-Anne, Maison Blanche, et Perray-Vaucluse. Jimmy était à Maison Blanche, qui assurait des soins et un suivi psychiatrique aux habitants du quart nord-est de Paris, soit les 8, 9, 10, 11, 12, 17, 18, 19 et 20e arrondissements de Paris. Nous, on habitait dans le 10e.

Qu'est-ce que nous pensions de la situation ? Shango a répété la question que Madame la psy venait de poser, puis elle a dit, agacée, que si on en pensait quelque chose on ne serait pas là. Moi-même je ne peux pas dire très précisément ce que je pensais de la situation. Madame la psy s'est reprise. Elle a replacé ses lunettes du bout de l'index, puis a dit qu'elle comprenait notre crainte. Pour ma part, c'était avant tout de l'incompréhension, mais comme chacun donnait l'impression d'avoir un avis objectif sur la situation, j'ai gardé mon sérieux. Madame la psy semblait cacher son djinn derrière sa blouse blanche et son diagnostic. Shango a fait signe à Mami de ne rien ajouter de plus, et Mami n'a rien ajouté de plus, en tout cas pas avant que Madame la psy délivre son diagnostic de Blanc.

Elle a commencé par énumérer les symptômes : hallucinations visuelles et auditives, amnésie, discours incohérent, repli sur soi, tout porte à croire que Jimmy est atteint de schizophrénie. J'ai dégluti. Shango avait du mal à cacher son enthousiasme, elle buvait les paroles de Madame la psy. Cette dernière a ajouté que la forte consommation de cannabis de Jimmy ne faisait qu'amplifier les symptômes, notamment ses hallus. Mami a dit à Madame la psy que l'esprit qu'elle appelait

schizophrène était en réalité un djinn pas content, pas content du tout, qu'elle s'occupait de Jimmy depuis belle lurette, et qu'elle allait recourir à une méthode imparable pour chasser son djinn.

J'avais l'impression d'être bilingue au sein même du français, mais que la langue de Madame la psy, étant scientifique, avait beaucoup, beaucoup plus d'impact aux yeux de Shango, qui de toute façon n'a jamais vraiment cru aux djinns. Foutaises, qu'elle disait parfois les concernant. Quand Mami a abordé l'éventualité d'Iboga, Madame la psy qui avait compris Ibago lui a fait répéter et s'est mise à prendre des notes dans son carnet. Une droitière. Pas d'excuse de dyslexie pour avoir inversé les lettres d'un mot trisyllabique. Iboga, j'ignore ce que c'est, qu'elle a dit. Mami lui a expliqué : c'était une racine qui allait laver le cerveau de Jimmy. Shango a bredouillé son désaccord. Madame la psy a répété : laver ? Elle a une fois de plus remis ses lunettes en place du bout de l'index, puis a dit qu'il valait mieux pas que Jimmy s'administre quoi que ce soit d'autre que les traitements qu'on lui avait prescrits depuis son arrivée, avant d'ajouter que de toute façon, on le garderait quelques jours en observation.

Combien de jours ? Elle ne pouvait pas nous dire précisément, ça dépendrait de son comportement et du résultat des analyses.

Aujourd'hui, les visites étaient autorisées à l'HP. C'était écrit sur des affiches contre les murs, mais le problème c'était que Jimmy n'était pas de notre famille. J'ai tout de même insisté pour le voir, rien que dix minutes, et pour accentuer la petitesse de ma demande j'ai mimé l'horizon entre mon pouce et mon majeur. Madame la psy a dit oui, à condition qu'on lui laisse les coordonnées de la mère. Ça m'a surprise quand Shango a répondu que c'était nous sa famille, que la mère de Jimmy était gravement malade et qu'il fallait pas jouer à ça avec nous. C'était la première fois qu'elle faisait preuve d'empathie envers Jimmy en public.

Jimmy était chambre 302. Madame la psy nous a fait traverser un long corridor où déambulaient des pyjamas bleu clair. Pendant la traversée, qui m'a semblé durer une éternité, mon regard s'est arrêté sur les légumes des environs. Artichaut bleu, carotte bleue, fenouil bleu, y avait même un poivron bleu en train de suffoquer près d'un mur. Aucun des patients de cette clinique ne ressemblait aux patients de Mami. Aucun

des patients de Mami ne se tapait la tête contre le mur. Aucun des patients de Mami ne bavait. Aucun des patients de Mami n'avait le regard vide. Aucun des patients de Mami Pirate n'était enfermé.

Jimmy l'était. Chambre 302, tout au bout du corridor. Quand nous sommes entrées Mami, Shango et moi, Jimmy était de dos et fumait une cigarette, assis sur une chaise près d'un lit une place. Madame la psy a tenté un assaut d'autorité en pointant du doigt le règlement intérieur de l'établissement, sur lequel était écrit qu'il était strictement interdit de fumer dans les chambres. Une cour était prévue pour ça. Mami a cru qu'il fumait un bédo, alors elle lui a demandé d'éteindre son truc puis elle s'est approchée de lui, a posé la main sur son front. Il suait malgré la température normale de la chambre. Ses ongles étaient rongés jusqu'au sang, ses pupilles noires entourées de nerfs rouge vif. Shango et moi sommes restées en retrait. Je ne savais pas quoi faire de mon corps. Jimmy a écrasé le mégot de sa cigarette sur un bout de papier et s'est dirigé vers nous, très très lentement, si lentement que Madame la psy a ressenti le besoin de nous expliquer les raisons de sa lenteur. C'était le traitement qu'il avait gobé au petit déjeuner le matin même, y laissant provisoirement ses hallus au fond d'un gobelet. Madame la psy a précisé que le traitement semblait fonctionner sur Jimmy mais qu'il restait provisoire. Il devait fonctionner parce qu'à présent on était là, en chair et en os, si bien qu'il nous a prises dans ses bras.

Je l'ai serré si fort que j'aurais pu lui casser les côtes, j'aurais souhaité ne jamais plus le lâcher, et puis qu'il dise quelque chose, n'importe quoi, pourvu que j'entende le son de sa voix. Il en mourait d'envie, ses lèvres tremblaient mais rien n'en est sorti. Le traitement devait être archipuissant pour anesthésier à ce point sa pensée.

Comment ça pense un schizophrène ? je me suis demandé.

Ce n'était ni le moment ni l'endroit pour se pencher sur la question. Madame la psy, qui nous attendait déjà au seuil de la porte, nous a tendu à toutes les trois sa carte. Elle nous tiendrait au courant dès qu'elle en saurait plus, et nous, on devait pas hésiter à l'appeler si on avait des nouvelles de la mère de Jimmy ou des questions.

Il y en avait tant des questions que sur le chemin du retour, j'ai abandonné l'idée de trouver des réponses. Mais en plongeant mes mains froides dans les poches de mon manteau, j'ai compris que tout ce qui

venait de se passer était réel. Sans que je m'en rende compte, Jimmy y avait glissé ses clefs. Je les ai reconnues parce que son porte-clefs c'était la miniature d'une bouteille de gin. Il avait l'habitude de l'accrocher au passant de sa ceinture. Tout ce qui venait de se passer était réel. La carte que je tenais entre les mains en témoignait aussi. Au recto, il y avait écrit GHU Paris psychiatrie & neurosciences Maison Blanche, et au verso Lydia Duval/Médecin psychiatre.

Ciao

Le lendemain, c'est le ventre vide que j'ai enfilé le pull qui me servait de tenue de travail, pendant que Virgule, la responsable du Flammèche, me reprochait mon manque de ponctualité. Située à un carrefour commercial stratégique, la superette subvenait aux besoins de toutes les familles en hess d'un quartier où naissaient à chaque coin de rue des boutiques vendant des vélos, des bougies parfumées ou des concombres bio.

Alimatou et Inès, mes deux collègues, étaient déjà installées à leurs caisses quand j'ai commencé à compter la mienne. Le boulot de Virgule consistait à être sur notre dos et à rouspéter pour un oui ou pour un non. Un gobelet en plastique brûlant entre les mains, elle faisait mine de discuter avec une cliente aussi bavarde que régulière, tout en jetant un œil aguerri à mon fond de caisse. Une fois cette dernière ouverte, j'ai suggéré aux clients impatients qui ne m'avaient pas lâchée des yeux pendant le décompte de se diriger vers moi. C'était parti pour cinq heures de bip non-stop. Le seul avantage dont je pouvais jouir pendant ces longues heures de rêveries automatiques était que ma caisse, la plus près des portes coulissantes, m'offrait un poste d'observation non négligeable sur la rue. Entre deux clients, parfois même entre un paquet de chips et une bouteille de Coca à scanner, mon regard vide s'éternisait sur les nombreux pigeons qui vivaient leur meilleure vie près d'une bouche d'égout.

À part mes retards, Virgule n'osait rien me reprocher. Pour autant j'avais très vite capté les raisons pour lesquelles elle m'épargnait ses

colères injustifiées. Contrairement à Inès et Alimatou, Virgule ne savait pas dans quelle case me mettre. Cette impossibilité de me situer la mettait mal à l'aise. Alimatou, qui avait été embauchée deux mois avant moi, en subissait régulièrement les conséquences, et à chaque fois elle disait oui ma'am, baissait la tête. C'est ce qui est arrivé ce jour-là. Après avoir déposé sur le tapis roulant l'écriteau « caisse fermée », pour la première fois de la journée, Alimatou est allée changer son tampon. Je savais qu'elle avait ses règles car sa peau était deux fois plus grasse que d'habitude, et qu'elle tapait deux fois plus sur son crâne pour gratter son cuir chevelu partiellement recouvert par un tissage brésilien. Pendant l'absence d'Alimatou, comme par hasard, Virgule a allumé ses gyrophares, cigarette électronique à la main. Elle m'a demandé où était l'autre, et déjà j'ai senti mon sang monter à toute allure vers mes tempes, l'autre avait un prénom. Inès m'a lancé un regard interrogateur puis a fini par prendre en charge la réponse. Elle et moi, on savait que ça allait barder pour Alimatou.

C'est fou comme les clients peuvent être insensibles à tout ce qu'il se passe en dehors de leur caddie. J'étais pourtant qu'à quelques centimètres d'eux, mais au lieu d'entendre le souffle agacé de Virgule, ses ongles manucurés tapoter nerveusement contre le tabouret d'Alimatou, ils écoutaient l'annonce de la dernière promo à la radio. Au lieu de voir la peur dans les yeux d'Alimatou, ils ne pensaient qu'à arriver en premier devant sa caisse à nouveau ouverte.

Il y avait du monde dans le Flammèche et je croyais Virgule assez responsable pour ne pas se donner en spectacle devant les clients. Raté. Elle s'en est royalement battu les reins. Toi pas parler français, elle a dit ; rappelant à Alimatou qu'elle devait à tout prix lui demander son autorisation avant de quitter sa caisse. Qu'elle revienne une fois de plus sur l'accent soninké d'Alimatou m'a fait vriller. Avec moi, ça n'aurait pas pu arriver, elle avait plus de mal, il y avait discordance, je parlais un français suffisamment compréhensible à ses yeux pour ne pas devenir sa cible linguistique. Alors je n'ai pas pu m'empêcher de lui rappeler, un sachet d'oignons entre les mains, que ce qu'elle venait de dire était inacceptable. Tout d'un coup, ils sont devenus méga-attentifs, les clients, et Virgule ne s'y attendait pas. D'une voix chevrotante, elle m'a balancé de m'occuper de mes affaires, m'a menacée du doigt, a bafouillé un borborygme néanderthalien avant de me crier de dégager. J'ai hésité et

puis j'ai posé délicatement le sachet d'oignons, je me suis levée et me suis extraite de ma caisse. Alimatou n'avait pas encore repris la sienne. Les larmes aux yeux, elle m'a prise dans ses bras, moins pour me remercier que pour me dire ciao. Elle savait que si j'avais voulu garder mon poste, j'aurais fermé ma grande bouche. Mon djinn, lui, au lieu d'avoir de l'empathie pour Alimatou, n'avait qu'une seule et drôle d'idée en tête : me faire culpabiliser. Eh bah bravo qu'il disait, t'as perdu ton taff. J'ai essayé de me concentrer sur la forte odeur d'encens dont étaient imprégnés les vêtements d'Alimatou plutôt que d'écouter la voix de l'autre en moi-même. Inès s'est précipitée vers moi pour me rappeler mes droits. Aucun n'évoquait la dignité. Au bout du compte, c'étaient elles les courageuses, elles qui restaient et collectionneraient les Virgules là où elles auraient dû mettre des points, et puis les clients aussi étaient archiracistes. Si on avait eu des badges, ce n'est pas nos noms qu'il y aurait eu d'inscrits dessus, mais « la petite Africaine », « mangue sucrée » ou encore « fleur des îles », autant de surnoms que des Blancs souvent vieux et chauves nous donnaient avec beaucoup d'enthousiasme. Si Virgule avait été là les dimanches où j'insultais leurs mères, la mère de leurs mères, la mère de la mère de leurs mères, j'aurais quitté depuis blindé.

Qu'allais-je faire à présent ?

C'était je crois la première journée d'automne, et irrémédiablement ma place n'était plus derrière une caisse. Elle n'était nulle part ailleurs non plus, je sentais qu'il me faudrait l'inventer. Jimmy était interné, Mami n'était pas éternelle, il y avait urgence là. Mais ma véritable motivation à rejoindre le cabinet de Mami Pirate, c'était qu'elle me transmette enfin son histoire.

Volcans

La baston qui avait valu à Jimmy d'être embarqué par les flics puis à l'HP, c'est mon gars Chico qui me l'a racontée. Il était là, lui et sa bande présents H24. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, un truc illégal les faisait tenir debout sur la place, en face du bâtiment.

Ils ont tout vu. L'effroi dans les yeux de Jimmy, sa détermination, sa monstruosité. Ils ont tout entendu, les râles, la colère, l'appel à l'aide. Il a essayé d'intervenir, Chico, il a essayé de faire quelque chose avant de frapper à notre porte à grands coups, inlassablement, et j'ai eu peur. Personne ne frappe aussi fort à la porte, je me suis dit, à moins que ce soit pour annoncer quelque chose de très très grave. Mais comme Chico c'est le roi du drama, j'ai cru que ce n'était pas si pire quand il a dit, c'est Chico, ouvrez, ouvrez c'est à propos de Jimmy.

J'étais pas toute seule, y avait Shango avec moi, alors je l'ai regardée et elle a dit starfoullah qu'est-ce que c'est que ce bordel ? J'ai ouvert la porte. Chico a commencé à débiter en rafales des paroles incompréhensibles. Même paniqué, il était méga beau avec ses yeux en amande et son teint bien carré. J'attrapais un mot par-ci. Droite. Un mot par-là. Possédé. C'est le bon mot. On dirait qu'il est possédé, a dit Chico.

En bas ça s'est mis à gueuler, gueuler, allez tous vous faire foutre bande d'enfoirés ! C'est ce qui nous est parvenu de la place où la baston avait lieu. C'était la voix de Jimmy, en position de combat de boxe quand j'ai penché ma tête par la fenêtre. Il s'est mis une gauche à lui-même, deux fois de suite, puis a amorti la douleur de sa main droite.

Ensuite, tout est allé très vite. On a tous les trois dévalé l'escalier, Shango, Chico et moi.

Jimmy a cogné sur le premier qui lui est tombé sous la main de la bande à Chico. Si je me souviens bien, celui dont le taf était de guetter l'arrivée des condés avec Chico a reçu un coup dans les côtes et a gueulé pire que la mort. Pendant que le reste du groupe essayait de neutraliser Jimmy, le guetteur s'est effondré contre le bitume que les éducateurs de la mairie de Paris avaient repeint en jaune (pour donner de la couleur au quartier). Chico a rejoint sa bande tandis que Shango et moi on n'a pas bougé, le temps que ça s'apaise. Sauf que j'vais pas l'nier, ça s'est pas calmé. Et d'autres couleurs sont arrivées, celles des pagnes des daronnes du quartier, qui se sont mises à hurler comme un jour de mariage. C'est toujours elles qui arrivaient en premier sur la place quand y avait baston. Elles avaient l'habitude, la bande à Chico ils étaient toujours d'une manière ou d'une autre impliqués dans les embrouilles quand il s'agissait de défendre le nom d'une rue, alors elles en avaient vu, des bastons. Mais celle-là elle était ésotérique de fou tant personne n'était chaud pour se battre avec Jimmy. La seule préoccupation qui flottait dans l'air était de le neutraliser, ça se voyait rien qu'à la façon dont les corps étaient disposés sur la place. Jimmy d'un côté en mode je vais tous vous baiser si vous continuez à me regarder comme un demeuré, et nous de l'autre, usant de nos bras comme d'éventails pour baisser la température.

Alors j'ai vu la mère à Chico. Le bébé qui faisait mbambou sur son dos a presque réussi à me détourner de la gravité de la situation tant son sourire était grandiose, sourire qu'il a vite rangé quand il a entendu sa mère ordonner à Jimmy d'arrêter son cirque. Des sirènes chantaient au loin. Jimmy cherchait du regard sa prochaine cible. Je me suis approchée de la bande à Chico dans l'espoir que Jimmy m'aperçoive. Nos regards se sont croisés. Jamais ses jnoun avaient été aussi énervés. Il avait un voile dans les yeux. Il s'est mis à insulter nos mères sur trois générations. Il nous a dit d'arrêter de mentir, de fermer nos grandes gueules, tout en se bouchant les oreilles avec une telle force qu'une veine commençait à gonfler sur son front. Nous on disait rien. Shango pleurnichait dans son coin. Chico récitait Al-Fatiha dans sa barbe et moi j'étais silencieuse.

Enfant, j'étais silencieuse. Mon mutisme en alarmait plus d'un, à commencer par Mami. Très vite, j'en ai payé les frais. Les adultes

perçoivent toujours le silence comme une anomalie. Tiens, elle ne dit rien, répétait Mami. Pourtant le silence est une bille précieuse, une émeraude que l'on tient entre les doigts en direction du soleil. On ne sait plus si c'est la bille ou le soleil qui nous éblouit. Ce n'est pas parce que j'étais silencieuse que je n'avais rien à dire. Au contraire, les silencieux sont de gigantesques volcans. La terre tremble en eux.

Mais le silence n'a pas duré longtemps. Les flics sont arrivés en trombe. Trois policemans ont encerclé Jimmy : deux de chaque côté et un derrière lui. Pendant que lui se débattait comme il pouvait, mon ennemie Sally a débarqué en peignoir, un masque en argile sur le visage. Elle m'a posé mille questions auxquelles je n'ai pas répondu. Moi, je voulais parler aux policemans, mais avant même que je puisse dire quoi que ce soit, ils ont embarqué Jimmy et en deux minutes, la foule s'est dispersée. Shango s'est approchée de Chico et moi et elle a pointé du doigt Sally. C'était elle qui avait appelé la police. J'aurais dû m'en douter, déjà que je pouvais plus me l'encadrer celle-là, depuis l'école elle m'avait apporté que des tuiles. Chico est resté impassible, parce qu'il kiffait Sally depuis belle lurette, quoi qu'elle fasse. Une autre voisine, blanche celle-là, et un peu tarée, jetait du sel par sa fenêtre en entonnant de sombres prières, pour purifier le quartier qu'elle disait. Chico lui a asséné de fermer sa grande gueule puis nous sommes remontés chez moi. Shango était là aussi. Ses larmes avaient séché. Elle voulait savoir où c'est qu'ils l'emmenaient les policemans. La question était purement rhétorique et Chico a dit en GAV, voyons.

Jimmy, on le savait tous qu'il avait un sérieux problème, mais se retrouver en GAV pour violence volontaire, ça j'avais du mal à le croire, contrairement à Shango qui a dit qu'elle nous avait prévenus. Pour elle, le problème de Jimmy c'était pas ses jnoun. Je vais tout lui raconter, moi, à Mami, qu'elle a balancé. Tout : que Jimmy a un sérieux pet au casque et que c'est pas avec votre ail et votre citron de merde que vous allez parvenir à le soigner. Je sais moi, je sais ce qu'il a, Jimmy.

J'aurais préféré qu'elle dise pas ça, Shango. Ça m'a fait un petit pincement au cœur mine de rien.

Sur cette belle parole elle est partie, nous laissant en plein milieu du salon, Chico et moi. Chico savait que les policemans avaient embarqué Jimmy au comico du X. Il s'y connaît, Chico, question comico. S'est mis

à me décrire les cellules insalubres, les biscuits secs qu'on lui donnait à chaque arrivée, et les repas sans saveur qu'il y avait ingurgités.

La seule chose à faire pour l'instant c'était d'attendre. Attendre qu'on le laisse sortir et qu'il revienne au quartier par lui-même. Attendre. Un verbe si tendre ne m'avait jamais paru aussi cruel. Je déteste attendre, des métros, des bus, des trains, des gens, toujours attendre. Nous sommes restés un moment sans prononcer un seul mot, avec Chico, à nous regarder dans le blanc des yeux et j'ai réalisé qu'il était tout aussi bouleversé que moi. J'ai fini par lui demander de me laisser seule, de ne pas s'en faire pour moi, de rentrer chez lui. Et il m'a dit de ne pas trop m'inquiéter, que Jimmy était entre de bonnes mains. Touchant de sa part qui fuyait les condés comme la peste.

Cette nuit-là, je suis sortie avant le retour de Mami. Je ne voulais pas qu'elle me voie dans cet état, ni revivre la scène en la racontant. Alors j'ai enfilé mes baskets, attrapé ma planche de skate dans ma chambre, et je me suis mis en tête d'aller chercher Jimmy. Peut-être que les flics allaient le relâcher aussitôt. Ils s'étaient sûrement rendu compte qu'ils n'avaient pas affaire à un semeur de troubles, que Jimmy était beaucoup plus dangereux pour lui-même que pour autrui.

Une fois dans la rue, les lampadaires sur la place se sont allumés, et ça m'a rappelé à quel point le soleil pouvait être un lâcheur en automne. Il devait être cinq heures de l'après-midi, il faisait nuit et j'ai roulé. J'ai roulé sans destination aucune. Le peu de lumière a accentué la dilatation de mes rétines, mon rythme cardiaque s'est accéléré, l'équilibre concret dont j'avais besoin s'est infusé dans mon corps penché. J'ai roulé jusqu'à ce que le grésillement des roues contre le bitume rythme mes pensées, jusqu'à ce que mon oreille interne interprète sa propre musique, jusqu'à ce que je ne reconnaisse plus les noms des rues. J'ai roulé par nécessité de mouvement, roulé pour ne pas attendre, roulé pour ne pas pleurer, et pleuré tout de même à un feu orange qui a provoqué en moi une indécision horrible. Il n'y avait pas de voitures dans les parages mais je me suis arrêtée, laissant la pluie se mêler à mes larmes, sans être capable de déterminer si elles me dérangeaient ou non. J'ai tourné la tête de chaque côté et me suis aperçue de la distance parcourue. J'étais trop loin de chez moi à présent, j'étais trop trempée par la pluie, j'étais juste méga perdue.

Memento

Mami s'affairait à entretenir le silence entre nous. Souvent, on se croisait dans la cuisine, puis je regagnais ma chambre pour éviter de voir dans son regard que Shango ferait une meilleure guérisseuse que moi. Pour Mami, je jouais à la Blanche, ou bien je me prenais pour l'une d'elles, ce qui était encore pire. Comment lui dire que ce qu'elle voulait me transmettre, je n'étais pas apte à le recevoir, ou bien pas exactement comme elle le souhaitait. Les djinns, j'y croyais parce qu'ils étaient réels, mais cela ne voulait pas dire qu'ils existaient.

Une des premières choses que m'a transmises Mami Pirate concernant les djinns c'est que chaque être humain en a un, mais que seules les personnes prédisposées à rentrer en contact avec l'invisible peuvent le voir. Mami avait intégré cette croyance préislamique dans sa pratique de guérisseuse. Son art était un mélange provenant de son éducation coranique sénégalaise, et aussi des rites animistes qu'elle avait appris avec Tonino au Gabon.

Tonino, il vivait au fin fond de la forêt gabonaise avec son frère Andrès. Une fois par an, ils nous envoyaient des plantes par la Poste, de l'eau protectrice, de l'encens, et d'autres trucs mystiques du Gabon, et même que Mami Pirate elle commençait à se faire une sacrée clientèle à Paris grâce à eux. Il y avait tout un tas de ma'am qui venaient la voir dans son cabinet, mais son patient number one était Jimmy.

Selon la sourate 51 du Coran, les djinns, tout comme les hommes, ont été créés par Dieu afin qu'ils l'adorent. Tout comme les hommes, certains

d’entre eux sont sur le droit chemin, et les autres, les mécréants, errent sur terre en attendant le jugement dernier. Bons ou mauvais, ils peuvent prendre la forme de végétaux ou d’animaux, principalement de serpents, allant parfois jusqu’à posséder mentalement ou spirituellement un être humain.

Mami n’a jamais eu besoin de savoir que j’avais vu le mien pour se faire une idée sur lui. Puisqu’elle sentait qu’il était blanc, mon initiation était de toute façon compromise. Tout comme elle n’a pas attendu que Madame la psy pose un diagnostic sur l’état de Jimmy pour être certaine qu’il était possédé par des jnoun maléfiques, sorcelé par un membre de sa famille qui en voulait à sa mère. Résultat : Jimmy était possédé par des jnoun méga forts, et pas contents. La meilleure preuve, c’est que Mami mettait du temps à s’en débarrasser. Je crois que, dans toute sa carrière de guérisseuse, d’intermédiaire entre le monde visible et invisible, c’était la première fois qu’elle avait à faire avec des jnoun aussi deuspis. Et elle exerçait depuis blindé Mami. Dix ans déjà qu’elle aurait dû prendre sa retraite.

Elle disait, y a des jnoun gentils, des jnoun méchants, des jnoun femmes et des jnoun hommes, mais moi, mon djinn, c’était sûr et certain qu’il était blanc, du genre blanc de chez blanc, et gosse aussi, du moins c’est comme ça que je l’imaginais, avec des dreadlocks irrégulières jusqu’aux fesses, pas très bien entretenues, et il avait une telle influence sur moi, mon djinn, que Mami disait que ça allait être méga chaud, qu’il fallait que je mette ma partie blanche de côté, celle qui ne voit pas les couleurs, celle qui pense être le centre du monde et patati et patata.

Quand j’étais petite, je peinais à réprimer les manières de mon djinn. Il se manifestait à travers moi par des attitudes qui allaient du croisement de jambes jusqu’à lire un livre au lieu de regarder la télé avec Shango. Alors, en présence de Mami Pirate, j’évitais de croiser les jambes comme une fille qui se croyait blanche, de marcher comme une fille qui se croyait blanche, de m’habiller comme une fille qui se croyait blanche, de penser comme une fille qui se croyait blanche.

Enfin bref, à part ça, mon djinn était plutôt gentil je crois. Il aimait les livres avec des images dedans, la crème de marrons et Paname. Paris même. On cohabitait en bonne entente, il savait se faire oublier, même si des fois c’était un vrai bâtard, j’le cache pas. Les djinns, peu importe

sous quelle forme ils se manifestent, peuvent être de sacrés bâtards. Y avait qu'à voir celui de Jimmy, son djinn c'était le roi des bastardos, ou la reine des bastardas, on n'a jamais su si son djinn était « il » ou « elle », ça fait que Jimmy, à part Mami Pirate et moi, il avait pas du tout de contact avec le monde extérieur. Il était renfermé sur lui-même.

Jimmy, il portait toujours le même pantalon qui n'était jamais propre, parce qu'il oubliait qu'il l'avait porté la veille ou peut-être parce que c'était son seul pantalon, mais ça je l'ai su uniquement le jour où j'ai franchi pour la première fois le seuil de son appartement, à l'étage du dessus.

Car bien avant d'être interné à l'hôpital psychiatrique, Jimmy n'était jamais chez lui. Il traînait au quartier et quand il était fatigué il squattait l'ancienne chambre de Shango, celle qui sentait le shit et le tabac usagé. Sur le Coran de La Mecque, quand j'avais des pièces dans les poches, je lui filais 60 centimes pour qu'il s'achète une clope à l'unité en face, chez l'épicier, et de temps en temps je lui demandais de rentrer chez lui, et il disait qu'il allait partir, qu'il ne reviendrait pas, mais il revenait toujours le lendemain.

Sa mémoire c'était un peu comme dans le film *Memento*, le thriller américain de Christopher Nolan : c'est l'histoire de Leonard Shelby, un type amnésique à la recherche du meurtrier de sa femme. Pour combler sa mémoire défaillante il a toujours un appareil photo sur lui, et même qu'il porte sur son corps des tatouages lui rappelant des faits essentiels de sa vie. Tous les matins, Leonard se lève dans le même motel, et comme il a oublié son identité, la première chose qu'il fait, c'est se regarder dans la glace pour y lire en miroir qu'il est bien Leonard Shelby et que sa mission est de retrouver le meurtrier de sa femme.

Jimmy, lui, dans la vie, il n'en a pas, de mission. Et moi, parfois j'suis là pour lui rappeler qu'on ne trouve rien sans chercher. La mémoire, le cerveau humain ou non humain, c'est compliqué parce qu'il y a une chose que Leonard n'oublie jamais d'oublier c'est qu'il oublie, alors le film prend une tournure assez tragique quand on comprend que même s'il trouve enfin le meurtrier de sa femme et qu'il le tue, s'il se tatoue pas l'info à temps sur une partie visible de son corps, il finira par oublier qu'il a trouvé le meurtrier de sa femme et qu'il l'a tué, alors il devra

continuer à chercher le meurtrier de sa femme et à tuer jusqu'à la fin des temps.

Jimmy aussi oubliait. C'était plus immédiat et lié à sa parole aussi. Souvent il commençait à parler, puis il s'arrêtait pour me demander ce qu'il était en train de dire. Et j'avoue, ça m'est arrivé d'en profiter un petit peu. Quand il me parlait de sa mère, que cinq minutes plus tard il avait oublié, je lui disais qu'on parlait de *Memento* ou d'un autre film qu'on regardait en boucle tous les deux. De toute façon, Mami Pirate et moi on n'avait pas assez de biff pour acheter un appareil photo et faire tatouer Jimmy comme dans le film de Nolan, alors Mami Pirate utilisait les plantes de Tonino pour chasser ses jnoun.

De temps en temps, des Blancs venaient à la maison pour un simple mal de dos ou encore une rage de dents. D'autres, juste pour voir le décor exotique du cabinet de Mami qui leur faisait effet placebo. Par exemple Léa, qui était assise en tailleur face à Mami lorsque j'ai ouvert la porte du cabinet ce matin-là. Léa c'était une voisine elle aussi, mais d'un tout autre genre que Jimmy, parce qu'elle n'habitait pas l'immeuble, elle était dans celui d'en face, avec Sally sa fille adoptive, qui jadis avait été mon amie. Lorsque Léa m'a vue, elle a fabriqué un de ces sourires dont elle est la seule à avoir le secret. Un sourire qui n'engageait que les muscles inférieurs de son visage, comme si son regard, lui, était occupé à faire autre chose. Elle m'auscultait.

Moi aussi je l'ai auscultée, à ma manière. Je voulais savoir si elle n'avait pas un microphone caché quelque part sous son polo. Visiblement non. De toute façon, elle n'en avait pas besoin pour jouer à l'anthropologue de terrain. Elle savait faire sans, en commençant par s'incruster chez nous sans qu'on l'y invite. Je ne pouvais pas la rembarrer Léa, parce qu'en plus d'être la femme de la mère biologique de Sally, c'était ma prof de français quand j'étais au collège. Alors environ trois fois par an, elle passait nous voir pour vérifier. Pour vérifier si j'étais toujours aussi en colère que ma couleur de peau le prétendait, pour s'assurer que j'étais bien allée à la dernière manif contre les violences policières, pour faire copain-copain autour d'un bon vieux débat sur le racisme, pour voir à quel point on pensait la même chose, elle et moi, puisque c'est une gentille Blanche de gauche qui écrit des articles dans

des magazines où elle se fait porte-parole de la cause noire, elle, pourtant complètement déconnectée de ses écrits.

Une fois Léa partie, Mami m'a dit qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Malgré son teint pâle, Léa n'était pas malade. Elle était là pour sa belle-fille. Sally va-t-elle réussir sa troisième année dans une grande école ? Sally va-t-elle partir en Italie cet été ? Sally par-ci, Sally par-là !

Ce n'était pas la partie de son travail que Mami préférait, mais prédire le futur était l'activité qui lui rapportait le plus de biff auprès des Blancs. Ils ne sont pas capables de vivre dans l'instant présent, qu'elle disait Mami. Toujours ils veulent savoir, si leur fiancé va revenir, s'ils vont gagner suffisamment d'argent cette année, s'il fera beau pendant leur voyage d'affaires. Et Allah !

Clic

Ça m'a étonnée qu'elle change d'avis mais ok, cette fois Mami était prête à m'initier. Avant de commencer, elle voulait s'assurer que mon djinn allait être réceptif. Alors j'ai eu droit à ma petite consultation moi aussi. Dieu de Dieu, je m'en souviens comme si c'était hier, parce qu'elle ne m'avait pas lancé les cauris depuis mon bac. Toute mon enfance avait été régulée par ces coquillages, jadis monnaie en Afrique de l'Ouest et en Asie, que Mami lançait à chaque fois qu'un évènement important se profilait. Le truc c'est qu'au lieu de me rassurer, car les prédictions étaient le plus souvent favorables, son interprétation me mettait une pression monumentale, alors j'avais toujours préféré boire l'eau miraculeuse du Zemzem provenant des lieux saints de l'islam : aussi pieuse soit-elle, après tout ça reste de l'eau. Mais là, c'était sérieux, obligé il fallait les cauris.

Faut le dire, le cabinet de Mami Pirate était un véritable marché d'intérieur. On y retrouvait autant de bibelots dégotés au marché des Espièglerie que de choses utiles à la confection de différentes potions, gombo, ail, citron, feuilles de laurier, gingembre.

Ce mélange de produits frais et d'objets anciens donnait des airs de musée contemporain à son cabinet, entièrement recouvert d'un tapis persan rouge sur lequel elle m'a invitée à m'asseoir avant de commencer la consultation. Aussi fines que des branches d'arbre, ses mains tournoyaient dans le sens des aiguilles d'une montre sur son visage creusé par les rides. Pour une femme de son âge, j'vais pas le nier, le

temps l'avait bien conservée. À part ses yeux qui lui faisaient des caprices à la mise au point, elle était plutôt en forme.

Elle a rassemblé la douzaine de cauris éparpillés sur le sol d'une seule main, et le son qu'ils ont produit en s'entrechoquant était très proche des meutes de billes avec lesquelles je jouais enfant. Leur couleur m'a fait penser à celle des défenses d'éléphant bien que leur matière soit en réalité plus proche de l'émail que de l'ivoire.

Avant de les lancer, c'était la règle, il fallait que je crache légèrement sur la main les maintenant. La première tentative de crachat a été un échec total. J'ai donc remué la bouche dans tous les sens, à la recherche de l'équilibre parfait, afin qu'autre chose que de l'air en sorte, sans pour autant que cela ressemble à un gros molard.

Mes grimaces ont eu le mérite de voler un sourire à Mami, quant à son regard voilé, il me conseillait de reprendre mon sérieux. Elle a secoué la main comme aux dés et a lancé les cauris sur le tapis d'un geste précis.

Vu sa tête, ça sentait pas bon. Regarde qu'elle m'a dit, regarde ce cauri isolé, creux en l'air, regarde les autres cauris qui se rassemblent pour former un tas compact. Il y a trop d'espace qui les séparent, et ça, là, c'est Jimmy, ça veut dire qu'il faut qu'il quitte l'HP le plus rapidement possible, sinon c'est la mort, et comme le cauri isolé est fin, c'est d'une mort proche qu'il s'agit.

Mami a lancé et relancé les cauris bavards pis toujours le même se distanciait des autres. Et Allah ! Les cauris ne pouvaient pas tout dire, une grande partie de leurs interprétations dépendait des circonstances du moment.

Mami a lancé, relancé les cauris qui se fuyaient, s'entrechoquaient, se chevauchaient. Leur tintement annonciateur emplissait son cabinet puis toujours le même cauri s'isolait pour annoncer la mort.

Mami n'était pas du genre à paniquer. Le seul moyen d'inverser les prédictions des cauris était d'administrer Iboga à Jimmy, et hop il irait mieux et sortirait de l'HP pépère. Mais le hic, c'est que Mami n'avait plus d'Iboga en sa possession, alors j'ai dit t'inquiète pas Mami, demain on appelle Tonino pour qu'il nous en envoie. Et j'ai déposé mes lèvres au creux de son cou, là où sa peau est aussi douce que celle d'un bébé. Puis

j’ai quitté le cabinet, en voyant à la façon dont elle regardait les cauris étalés sur le sol que dorénavant ses nuits allaient être courtes.

Ce n’est qu’au petit matin qu’elle m’a rappelée. À force de penser, elle s’était souvenue qu’elle avait planté une partie des graines d’Iboga que Tonino lui avait envoyées un an plus tôt dans la forêt de Fontainebleau, la forêt d’Île-de-France où la concentration de djinns est la plus forte askip, dans le 77. Elle ne savait pas si les graines avaient porté leurs fruits mais ça ne coûtait rien d’aller vérifier. Elle se souvenait enfin qu’elle les avait plantées tout près d’un séquoia géant, afin de ne pas perdre leur trace. Excitée par la nouvelle possibilité qui s’offrait à nous, Mami est allée chercher une photo où l’on pouvait voir Tonino tout sourires, en pleine forêt gabonaise, derrière un arbuste fleuri pas plus haut qu’un gosse de 5 ans. Le photographe lui-même devait certainement être un gosse du village compte tenu de la hauteur du cadrage. C’était peut-être sa toute première photo. Clic.

Cette photo me permettrait de reconnaître les fleurs, qu’elle m’a dit. Telles seraient donc mes deux premières missions sur le chemin de l’initiation : chercher Iboga d’abord, libérer Jimmy ensuite. Il y avait tout un tas d’autres choses que Mami voulait m’apprendre avant que je mange Iboga. Car il était bien question d’y goûter, si je voulais devenir guérisseuse. Appartenir.

Ketchup

Je me souviens du Jimmy d'avant l'internement. Souvent, quand la fourchette grinçait contre la casserole, il montrait des signes d'agacement. Je mettais un petit moment à comprendre que c'était lui, et non son djinn, qui clignait des paupières si rapidement qu'elles donnaient l'impression d'être closes. Tout comme Mami, j'étais persuadée que Jimmy agissait bizarrement parce qu'il était possédé par un mauvais génie. Mais maintenant que Madame la psy avait posé un mot sur son état, je voyais différemment les moments qu'on avait partagés ensemble.

Jimmy n'aimait pas du tout ça, le grincement qu'il peut y avoir entre deux ustensiles en métal. Il disait que ça lui irritait les dents. Un jour, il y avait des pâtes au fond de la casserole, des spaghettis cuisson trois minutes dans l'eau bouillante, et elles collaient comme un chewing-gum sur le bitume. Il y en avait si peu dans la casserole que j'aurais pu compter chaque pâte une à une, deux fois de suite, et à ce stade on n'allait en épargner aucune. J'avais la dalle au point de faire ma crevarde, j'le cache pas. J'ai mis plus de spaghettis dans mon assiette que dans celle de Jimmy au moment de servir. Après tout, c'était pour moi toute seule à la base, Jimmy n'était pas invité, mais quand sa mère était en désintox, il se croyait trop chez lui le narvalo. Il n'était pas un patient comme les autres, d'abord il habitait juste au-dessus, et puis c'était le seul pour qui Mami Pirate acceptait de prodiguer des soins gratos, parce que sa mère était une drôle de Blanche sans le sou.

Faut pas croire, moi, perso, j'avais rien contre Jimmy, mais des fois je pensais à ce que Shango disait, qu'il était méga autiste et qu'on

n’arriverait à rien avec lui. Mais ce que je trouvais le plus bizarre chez Jimmy, c’est qu’il n’avait pas l’air de s’en inquiéter, de pas avoir d’amis. On aurait même dit que plus il était seul, mieux il allait. Alors j’vais pas du tout nier, des fois je le calculais pas trop, tellement il était loin dans sa tête.

J’crois qu’il a essayé plusieurs fois de faire copain-copain avec la bande à Chico. Ils l’ont envoyé chier tout droit et il a fini par se résigner. C’est Mami qui me l’a dit : tu prends un aquarium rempli d’eau que tu sépares au milieu par une vitre, d’un côté tu mets un jeune tilapia affamé, de l’autre une poignée de petits poissons : le tilapia va essayer de dévorer les petits poissons, mais à chaque fois, il va se cogner contre la vitre. Au bout d’un moment quand il comprend que ça sert à rien, il arrête. Là, tu retires la vitre seulement, et les petits poissons vont pouvoir nager en toute sécurité avec le tilapia. Il aura lâché l’affaire, à force d’échecs, il se sera résigné.

Tout le monde le trouvait chelou au quartier, Jimmy. Quand je rentrais du Flammèche, il était posé sur la place ou dans le hall du bâtiment, près des boîtes aux lettres déglinguées, et il parlait tout seul, il fixait le sol, et même qu’il ramassait des mégots de cigarette par terre à 5 heures du mat. Chico et sa bande se moquaient tout le temps de lui, l’appelaient l’attardé, miskina. Heureusement, depuis que Mami Pirate avait commencé à s’en occuper, ils avaient cessé leurs rouscailles et se contentaient de l’ignorer. Je dis pas qu’ils étaient tendres, mais au moins, il ne se prenait plus de ballons de foot dans la tête, le Jimmy.

Sa mère, le seul truc qu’elle savait faire quand elle sortait de désintox, c’était boire du lundi au lundi. Quand elle était soûle, de la bière la moins chère de chez Flammèche, elle descendait sur la place pour gueuler sur la bande à Chico. Ils auraient affaire à elle s’ils traitaient une fois de plus son fils d’attardé. C’est comme ça qu’elles se sont rencontrées avec Mami Pirate. La reum de Jimmy était sur la place en train de gueuler jusqu’à fatiguer. Avec le coffre qu’elle avait, ses interventions étaient toujours accompagnées par de brusques envolées de pigeons paniqués. Mami était donc descendue lui demander pourquoi elle faisait autant de bruit. La meuf lui avait raconté toute l’histoire de son fils. Quand il était tout petit-petit Jimmy avait un djinn normal, comme tout le monde. C’est

à partir de ses 14 ans qu'il a commencé à vriller. C'est Mami qui me l'a dit. Que la mère de Jimmy, elle a emmené son fils voir les spécialistes, ceux-là mêmes qui se proclament grands marabouts de Paris, et qui distribuent des prospectus à la sortie du métro place de Clichy. Elle est allée leur demander de soigner Jimmy, pis y en a même pas un qui a réussi. C'est comme ça qu'elle et son fils ont atterri chez nous, le lendemain ou le surlendemain d'une envolée de pigeons.

Le lendemain ou le surlendemain matin ? La mémoire ! En tout cas c'était un matin, ça c'est sûr, je m'en souviens parce que la go était en pyjama léopard, déterminée comme jamais à ce que Mami l'aide. Ça paillassonnait fort, et moi ça m'a fait drôle de les voir à la baraque et pas dans le hall ou sur la place.

Jimmy semblait serein, bien qu'il n'ait pas lâché d'une seconde la moquette des yeux. Mami les a invités à franchir le paillasson, et pendant qu'elle discutait avec la reum dans son cabinet, tous les deux on s'est installés dans le salon, devant la télé. Me retrouver aussi près de « l'attardé » du quartier était beaucoup plus déconcertant que ce que je m'étais imaginé. Il m'a demandé si j'avais des grandes feuilles, pour rouler un joint. J'en avais pas, alors il a dit qu'une petite feuille ferait l'affaire en la sortant de sa banane en imprimé panthère. J'ai pas fait de commentaires, il y a eu un long silence avant qu'il dise tu sais Penda, en essayant de décoller les crottes de pigeon séchées sur son jean, c'est mon père qui m'a jeté un sort, jamais il a pardonné à ma mère d'être partie. Si c'était l'explication qu'il s'était formulée pour donner un sens à ce qui lui arrivait, il fallait surtout pas le contredire. Ensuite, j'ai proposé de mater un film en attendant. Il était chaud. Chaud du genre comme un gosse, ça se voyait que ça lui arrivait pas souvent qu'on lui fasse ce genre de proposition mais j'ai fait comme si de rien n'était. J'ai choisi un film un peu au hasard, et c'est devant *Memento* que j'ai fumé mes premiers joints. Jimmy roulait à la chaîne, s'enfumer la gueule, c'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour dissiper ses crises, du moins les retarder, car elles finissaient toujours par démarrer, à un moment ou un autre. Moi, au début, j'avais l'impression de jouer. Une taffe par-ci, une taffe par-là, jusqu'à ne plus pouvoir m'en passer non plus.

Ça a commencé comme ça, Jimmy qui toquait à la porte quand il n'avait plus rien à grailler chez lui. J'ouvrais, ça lui arrivait de loucher, ses yeux faisaient un triangle isocèle autour de moi, il me suivait dans la cuisine, retirait sa capuche, laissant apparaître des nattes collées aussi vieilles que les rails de la Petite Ceinture. Sa tête d'enfant mal rasé brouillait chaque jour un peu plus son âge. Son sourire était majeur. Il avait un œil plus grand, mais tous deux rouges comme du ketchup. La fumette, ça donne la pâteuse, puis archifaim, surtout quand à la base t'as déjà faim. Voilà pourquoi il mettait un tel entrain à dévorer ses spaghettis cuisson trois minutes. Il salait, il poivrait, il fromageait, et moi je ketchupais en plus. Les pâtes au ketchup, ça me rappelait de sacrés souvenirs. Quand j'étais petite, Chico venait tout le temps chez moi, on était méga proches tellement on mangeait des pâtes matin, midi et soir. Dans le squat où nous habitions, tout le monde était pauvre. Certains encore plus pauvres que les autres.

Jimmy plantait sa fourchette au sommet de la vallée de pâtes, et quand je lui disais d'y aller mollo, qu'elles n'allaient pas s'envoler, ses pâtes, il répondait Penda j'ai rien avalé depuis deux jours. J'aurais mieux fait de me taire car après il y allait avec d'autant plus d'entrain, et reproduisait ce qu'il m'avait reproché pendant la cuisson, à savoir, le grincement de la fourchette contre la paroi, cette fois de l'assiette. C'est pas la même chose quand on fait grincer soi-même qu'il disait, avant d'ajouter d'une voix monotone que sa mère lui répétait constamment qu'il n'avait pas les pieds sur terre.

À cause de ses jnoun énervés, Jimmy il passait du coq à l'âne, et moi je rebondissais du tac au tac. Fallait le suivre. C'est Mami qui me l'a conseillé. D'être au plus près de ses jnoun.

Jimmy tenait sûrement son addiction de sa mère qui, elle, avait jeté son dévolu sur l'alcool. Souvent elle s'absentait, parfois des mois entiers, prétextant une cure de désintoxication, et revenait comme une fleur avec le visage aussi rouge que du ketchup. La vérité, c'est qu'elle travaillait avec son fiac pour payer l'alcool. Jimmy me l'a raconté.

Les lundis et les mardis soir, quand j'étais en caisse, elle arrivait toujours aux environs de 20 heures, sa mère, une heure avant la fermeture, et elle remplissait son sac cabas de la bière la moins chère au nom imprononçable. Si cette bière avait eu pour nom celui d'un

dinosaure, ç'aurait sûrement été Archaeodontosaurus tellement la typographie elle-même était dépassée. Ces lettres rouges m'indiquaient que j'avais affaire à elle, car au bout d'un certain moment en caisse, mon cerveau portait plus d'attention aux articles qu'aux clients. La mère de Jimmy était la seule à acheter cette bière. C'était un petit Flammèche dont on faisait vite le tour, et la clientèle était presque toujours la même, des habitants du quartier, surtout des mamies et des papis, mais aussi des voleurs trop cramés devant qui je fermais les yeux la plupart du temps.

La mère de Jimmy rentrait par les portes coulissantes de sortie, se dirigeait vers le rayon dinosaure et entassait minutieusement les bières herbivores dans un sac cabas au logo du Flammèche : une boule de feu. J'empoignais la première bière sur le tapis roulant, je savais qu'elle laisserait les autres dans le cabas que je lui avais vendu quelques semaines plus tôt. J'avais expliqué que c'était quand même plus écolo que les sacs plastique. Mais j'étais loin de penser à ce moment-là qu'elle ne le quitterait plus, qu'il deviendrait son sac à bières officiel, son sac à 12 bières car elle en prenait toujours 12. Elle en déposait une sur le tapis roulant pour m'éviter de scanner 12 fois la même bière, 12 fois le même prix, et elle disait regardez y en a 12. Et si un jour elle m'avait dit 14 je crois que j'en aurais tout de même compté 12 tant je sentais que c'était son chiffre. Et rien que pour entendre à nouveau le son de sa voix, même si je connaissais la réponse, je demandais s'il y en avait 12 en tout ou 12 plus celle que je venais de biper au scanner. Elle disait 12 en tout, et me tendait un poing rempli de pièces que même enfant, j'aurais eu honte d'insérer dans la boîte à pièces jaunes de la Poste.

En quelques minutes, je parvenais à encaisser le montant total de 6 euros 68. Je lui rendais les pièces restantes puis elle disait avec les mains que je pouvais garder le ticket de caisse.

Jimmy n'était pas un ticket de caisse. On ne pouvait pas abandonner son propre fils comme un vulgaire ticket de caisse. S'il y avait bien quelque chose qu'on avait en commun, Jimmy et moi, c'était le manque, le père de son côté, les deux parents du mien. Avec Jimmy on en parlait souvent, mais j'y allais tout doux parce que son père, c'était par excellence le sujet qui pouvait déclencher une crise. Comment il était pas content quand je prononçais son prénom. Jimmy disait, eh vas-y roule un joint au lieu d'utiliser ta bouche juste pour faire du bruit. Après il se

cachait derrière la fumée d'une cigarette, le temps que je roule. Il fallait pas être Madame la psy pour deviner qu'une partie de son mal-être venait du manque de son père. On souffrait du même mal-être, on était faits de la même sensibilité, de la même fougue. La seule différence, c'était que moi, personne n'avait encore mis de mots sur ce que je ressentais. Pas encore, parce qu'à l'allure à laquelle on s'enfumait la tronche à longueur de journée, j'étais persuadée qu'un jour mon tour viendrait. Jimmy disait non, t'es trop solide Penda, et puis t'as Mami Pirate y a pas mieux comme garde-fou.

Le jour des pâtes chewing-gum tout de même Jimmy a parlé. Il avait terminé son assiette, ses mains étaient recroquevillées sur elles-mêmes, en partie cachées par les manches de son survêt à capuche violet. Il pleurait, et quelque part, ça m'a rassurée que quelque chose vibre encore en lui malgré son histoire difficile. Heu… Heu ! qu'il a dit, ma vie, comment qu'elle aurait été si j'étais resté au Sénégal ; là où sa mère avait rencontré son père, puis traîné quelques années avant de se rapatrier fissa, dans un sale état déjà. Je me suis approchée de Jimmy, j'ai saisi sa main gauche, et doigt après doigt, telle une fleur dont les pétales éclosent, je l'ai ouverte. Plusieurs mots me sont passés par la tête, mais les seuls qui sont sortis de ma bouche ont formé une phrase digne de l'enthousiasme qui me caractérise : Je te promets Jimmy, tu vas y retourner un jour, là-bas.

Tiers-Lieu

Là-bas, le Sénégal, c'était le pays que nous avions en commun Jimmy et moi. Là-bas, forcément, c'était pas ici, mais comme ici on me prenait pour quelqu'un de là-bas, et là-bas pour quelqu'un d'ici, moi aussi j'avais une difficulté à être, tout court.

La première fois que j'ai pris l'avion, j'avais 12 ans, c'était pour le Sénégal. Là où Jimmy était né, où il avait vécu les deux premières années de sa vie. Juste avant notre départ, à Mami, Shango et moi, il était passé nous voir à la baraque. Le pauvre, il avait qu'une envie, c'était de partir avec nous, sur la terre de ses ancêtres comme il disait. Ses ancêtres, c'était son père, parce que sa mère même si de base elle est blanche, la couleur qui prédomine sur son visage, c'est le rouge ketchup, je l'ai déjà dit. Une femme rouge, un homme noir, ils auraient pu faire plus subtil que de mettre au monde un gamin schizo, franchement. Et pour les pères, faut inventer une couleur spéciale, celle de l'absence. C'est vrai, ils font des gosses, portent des costards à l'occidentale, disent qu'ils vont acheter des cigarettes et hop, plus personne.

Le père de Jimmy venait d'un petit village au sud de la Casamance, Bissassou, mais vivait à Dakar. Il avait rencontré la mère de Jimmy sur la plage, et comme beaucoup de Sénégalais, son désir le plus ardent était de prendre pour femme une Blanche. C'est Mami qui me l'a dit, que c'était fréquent à son époque. Dès l'instant où la mère de Jimmy s'était rendu compte que Thierno Fall ne l'aimait pas vraiment, elle était retournée en France avec son seul et unique fils, Jimmy Fall. Depuis, il ne rêvait que d'une chose, retrouver son père. Il disait qu'ils avaient les mêmes yeux,

dans l'espoir que je le recherche pendant mon voyage. J'ai fait ouais ouais ouais, mais dans ma tête j'étais plutôt en train d'organiser ma propre survie. J'étais occupée à sceller un pacte avec mon djinn. Il devait rester discret, me laisser tranquille pendant les trois semaines de notre séjour.

Sauf que ça s'est pas du tout, mais vraiment pas du tout passé comme je l'avais imaginé. Mon djinn jubilait, il croyait qu'il serait accueilli comme un enfant du pays, qu'il pourrait se servir de ma noirceur comme alibi. Le problème c'est que question djinns, les Sénégalais sont méga intraitables. À peine arrivés sur le territoire, on s'est fait repérer direct.

En même temps, avec la dégaine que j'avais, j'aurais dû m'y attendre. C'est simple, quand t'es sénégalaise, si t'es pas coiffée, pas mariée, t'es soit droguée, soit artiste. Aucune Sénégalaise digne de ce nom ne se rase les cheveux. Moi, j'avais octroyé ça à mon djinn, pour lui offrir un semblant de masculinité. On avait un accord lui et moi, je me rasais les cheveux à condition qu'il m'aide quand j'aurais vraiment besoin de lui à Paris. Je me suis rattachée à l'idée qu'arriver chauve pourrait détourner l'attention. On me prendrait pour une Sénégalaise originale. Mon djinn m'avait rendu service à tellement de reprises, je ne pouvais pas totalement cracher sur lui. Par exemple, il m'était utile quand j'étais la nounou d'enfants blancs. Lui seul m'aidait à oublier que j'étais noire. Il était tellement dans le déni parfois, qu'il arrivait à se concentrer uniquement sur les êtres humains qu'il s'apprêtait à rencontrer. Je cédais, consentais à ne voir que des êtres humains au lieu d'Arabes et de Noirs, temporairement, en sachant que la prochaine fois c'est moi qui aurais le dessus. Il n'y avait plus que l'instant présent qui nous traversait dans ces moments-là, avec ses doutes, ses joies, son imprévisibilité. La seule chose à laquelle je me rattachais était d'être une femme. Parce que dans le lot des choses que je n'avais pas choisies, être une femme était parfois un problème de second ordre.

Se retrouver dans un pays à majorité noire a été très déconcertant pour lui. C'est pas les vacances mon gars, t'as vu, que je lui disais. Mais lui persistait dans son fantasme, ça fait que dès le départ, on n'était pas sur la même longueur d'onde, tous les deux. Moi j'allais pour la première fois

dans le pays où Mami Pirate était née, lui au cœur de l'exotisme. J'étais bien embêtée de le décevoir, moi qui balbutie tout juste bonjour en wolof. Dans wolof il y a wolf. La langue est un loup pour l'homme. Heureusement je n'étais pas toute seule, y avait Shango et Mami avec moi.

Au bout d'un moment, Shango, qui elle avait eu la chance de parler loup, a eu la flemme de traduire ce que Mami disait. Normal. En particulier ce que Mami racontait tous les soirs, à l'ombre d'un manguier, à sa petite sœur Aminata. Je restais souvent près d'elles, à écouter l'incompréhensible, faire travailler mon esprit de déduction. Si bien qu'Aminata, qui ne parlait pas un traître mot de français, s'est prise d'une affection profonde à mon égard.

Souvent, elle venait s'allonger près de moi, nous échangions sourires et tendresse. Elle répétait mon prénom, me caressait longuement l'avant-bras. Parfois, je lui lisais des extraits de livres à voix haute. Les quelques mouches agaçantes qui nous tournaient autour ne perturbaient en rien son écoute. Ce qui m'encourageait à continuer, c'est le réflexe qu'elle avait de répéter certains mots, ceux qui attiraient plus que d'autres son attention, pour s'en familiariser, ou peut-être me signaler qu'elle m'écoutait toujours. Le mot « or » la faisait rire, sûrement parce que phonétiquement ce n'est pas loin de l'eau en wolof, elle me l'avait montré. Alors intentionnellement je rajoutais « or » à la fin ou au début de certaines phrases.

Parler wolof ou même peul n'aurait de toute façon pas suffi à correspondre aux attentes des Sénégalais. Alors qu'à Paris, mes origines n'avaient jamais été mises en doute. On voulait savoir si j'étais plutôt Noire des vallées, Noire des îles, Noire du désert ou Noire des côtes.

Au bout de trois jours, alors qu'on mangeait du soupou kandja à l'ombre d'un grand manguier, un fruit est tombé sur ma tête. Ce qui n'a pas manqué de mettre fin au sommeil de mon djinn, point de départ de l'engueulade qui a suivi. Un groupe d'enfants nous regardait avec insistance, Shango et moi, comme si on était des bêtes de foire. Ils se moquaient de nous, devant nous, comble de l'irrespect. Mon djinn ne pouvait plus les encadrer, s'il avait pu leur balancer le soleil dans la tronche, il l'aurait fait tellement il transpirait. Il a balancé la mangue contre un baobab et elle a commencé à dégouliner de son jus

insupportable. Mami et Shango m'ont toutes les deux regardée en mode vénère.

Les gosses du quartier, interpellés par les cris de mon djinn, ont récupéré la mangue sablonneuse, ils la mangeaient déjà. Mon djinn s'est dirigé vers eux, il a dit vous allez voir de quel bois il se chauffe le Blanc. Il a même balancé mon tout premier skate, dont je n'avais pas voulu me séparer pour le voyage, et que les enfants se sont empressés de récupérer avant de courir dans toutes les directions.

Mon djinn était fier de lui comme un gosse. C'était la première fois qu'il se manifestait avec autant de violence à travers moi. Pendant des semaines il s'est vanté de ne pas être une poule mouillée, comme je le prétendais. Je lui ai dit bolosse, y a plus de fourmis que d'hommes, plus de moustiques que d'hommes, mais pourtant les fourmis on les écrase, c'est pas les fourmis qui nous écrasent, donc la question de la minorité c'est plutôt la question de qui domine qui.

Quand je m'ennuyais vraiment beaucoup, j'allais m'asseoir au bord du lac près de la maison d'Aminata, et j'appelais Jimmy. Au téléphone avec lui, qui rêvait tant d'être là, de connaître ses racines, j'étais bien obligée d'entretenir le mythe, non sans lucidité. J'estimais que chaque expérience se valait, et que la sienne serait forcément différente de la mienne. On échangeait des banalités, la météo, la bouffe, les lacs, et je lui envoyais des photos de paysages, celles que j'avais prises sur la route, entre Dakar et Ziguinchor. Il commentait par des émojis cœur ou bien des pouces levés. Lui aussi s'ennuyait, le shit ça ne lui faisait plus rien du tout. Et moi il me manquait, nos longs après-midi à mater des films, lui allongé sur le canapé auquel je préférais la profondeur du fauteuil à sa droite. Sur la table, posée sur un tas de factures impayées, trônait la télécommande que Jimmy tenait avec un poignet cassé dépassant du pagne qui lui servait de couverture. Y a-t-il plus réconfortant que d'être auprès des siens ?

Avant notre retour au quartier, Mami avait fait le plein d'eau miraculeuse, d'encens et de pagnes de toutes les couleurs. Et moi non plus je n'étais pas rentrée les mains vides, j'avais un cadeau pour Jimmy. Rien de très extravagant, un simple bracelet en argent sur lequel était

gravé son nom en arabe. Il ne s'en est plus jamais séparé, comme un prélude à l'aventure qui serait un jour la sienne.

Quand j'y pense, dix ans et bien des épisodes plus tard, ce voyage m'a permis d'appréhender autrement l'invisible en moi. Cette fois j'avais compris, rien n'était plus fatiguant que de devoir justifier de son existence, que ce soit d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée. Mon ambition était ailleurs, dans un lieu où les choses auraient plus d'importance que les êtres, où l'invisible servirait à imaginer un nouveau monde, digne d'être rendu visible.

Tout va bien

Une semaine que Jimmy avait intégré l'hôpital psychiatrique. Et moi, au lieu de trouver un moyen de le faire sortir au plus vite, je contemplais les fissures au plafond, allongée dans un bain sans mousse.

J'étais encore dans la salle de bains quand elle a sonné à la porte. Deux fois. J'ai ouvert et Shango a fait wesh. Un long wesh. J'ai répondu wesh. Un court wesh. Avec elle, je pouvais dire wesh, j'abusais même du wesh tellement mon argot était sous censure en dehors de mon entourage proche. Et quand bien même je disais wesh avec d'autres, wallah ce n'était pas le même wesh, ça se prononce pas pareil. Y a ceux qui disent wesh parce qu'ils savent que dans leurs bouches c'est pas mal vu, et ceux qui disent wesh parce que quoi qu'ils disent c'est mal vu. De toute façon, aujourd'hui tout le monde dit wesh, alors il faut créer de nouveaux codes, dépoussiérer les anciens mots, en inventer d'autres, parce que la langue à elle seule est devenue une start-up.

Shango, elle était venue pour me faire des vanilles. Pas aussi longues que celles que je portais d'habitude, et au niveau de la teinte je crois qu'on était sur du B1, les tresses noires-noires là.

Ce que je préfère quand Shango me coiffe, c'est qu'on discute tout le temps du passé. En vrai, y a rien d'autre à faire à part rester attentive à la sensation du peigne sur mon cuir chevelu, à la température de ses doigts quand ils rentrent en contact avec la peau, à la cadence de sa respiration, au son que font les mèches quand elles se croisent, le bruissement des feuilles mortes en automne.

Sa mémoire me surprend car elle est capable de se souvenir très précisément de situations que j'ai mises en mode off dans ma tête. Elle est repassée plusieurs fois sur le même périmètre avec le manche du peigne, puis a dit wesh, maintenant c'est comment avec Chico en fait ? Tu te rappelles quand je vous ai cramés en train de mougou tous les deux ? qu'elle m'a dit entre deux vanilles.

S'il y a bien une chose que je n'oublierai jamais, c'est cette journée d'été où j'étais seule au squat, le bâtiment insalubre où on a grandi Shango et moi, jusqu'à ce qu'on nous reloge dans cet immeuble plus ou moins décent du 10e arrondissement. Chico et sa mère aussi y habitaient, même étage, encore fils unique.

Quand on était petits, plusieurs fois il a voulu faire la chose là avec moi. Je lui répondais que je n'avais jamais fait la chose là, et puis un jour je lui ai dit qu'on pouvait s'arranger à une seule condition : qu'ensuite on aille au 5e étage voir si la dame blanche hantait vraiment le bât'. J'avais 10 ou 11 ans à peine à l'époque, lui un peu plus, et tout le monde disait que le squat était hanté.

Alors il a mis la cassette. Je ne savais pas ce que c'était comme film jusqu'à ce que la première image apparaisse. Pas de générique, juste un mec qui nous a présenté son bangala en disant hello. Chico a répondu à son hello en sortant lui-même son bangala de son pantalon, puis il a dit que si je le lui caressais il deviendrait aussi gros que celui du mec sur l'image. Moi j'ai pensé Penda, si tu touches à son bangala alors autant qu'il te caresse les lolos aussi, dans la vie c'est donnant-donnant. Chico était d'accord mais quand j'ai essayé d'enlever mon chandail, ma grosse tête est restée coincée dans le col. C'est ce moment-là que Shango a choisi pour ouvrir la porte.

Quand j'étais petite, Shango était déjà grande. Elle n'était jamais à la baraque, passait juste certains dimanches voir si par hasard je n'étais pas devenue morte. Elle me demandait si Chico ne m'avait pas embêtée, je disais non. Elle me demandait si j'avais pris mon bain et d'autres questions auxquelles je répondais oui, et avant de repartir chez son mec elle voulait absolument me montrer pour la millième fois comment on allume le gaz pour faire chauffer de l'eau, comment on ferme le gaz après avoir chauffé de l'eau. Elle disait que c'était dangereux, et j'avais beau lui dire que je connaissais tout ça par cœur, elle ne pouvait pas

s'empêcher de me laisser des petits post-it partout dans la cuisine. Sur celui accroché sur la bouteille de gaz, y avait une flèche pour m'indiquer dans quel sens la fermer. Je savais que si j'oubliais de fermer, le gaz pouvait se répandre dans tout l'bât' et qu'à la moindre étincelle ça risquait d'exploser.

Le problème, c'est que des fois je serrais le bouchon tellement fort que je n'arrivais pas à le rouvrir. C'est à des petites choses comme ça que je pensais quand j'étais allongée dans mon lit le matin. Je me disais, Penda si tu as fermé la bouteille avec la force de tes mains, il n'y a pas de raison pour que tu ne puisses pas l'ouvrir. Mais dans la vie parfois y a des choses qui arrivent et qui n'ont aucune logique. Alors j'allais chercher Chico à l'étage du dessus pour qu'il vienne m'aider. Il ouvrait la bouteille de gaz avec facilité, mais n'était pas capable de s'occuper des pièges à rats. Je crois que c'est parce que j'étais une fille qu'il avait décrété que c'était à moi de m'occuper des rats et des cafards. Il considérait ça comme une tâche ménagère, et moi je m'en cognais parce qu'au moins ça m'occupait.

Et ce n'est pas parce qu'on n'habitait pas dans une vraie maison que je n'étais pas une vraie petite fille. Comme toutes les autres, j'aimais regarder la télé tard dans la nuit, j'aimais faire crac-crac avec les chips sur le canapé en m'asseyant dessus, j'aimais traîner au lit aussi, et ça, je m'en donnais à cœur joie quand Mami n'était pas là.

J'adorais aussi l'école, parce que pendant les vacances scolaires, je m'ennuyais à mort. Mami partait souvent au Gabon découvrir de nouvelles plantes médicinales. Comme Shango était assez grande pour avoir un mec et qu'elle passait tout son temps chez lui, j'avais la maison pour moi toute seule. Parfois, je restais dans la chambre de Shango parce qu'il y avait des chewing-gums à la menthe usagés collés sous son bureau, que je mastiquais jusqu'à fatiguer quand je n'avais vraiment plus rien à me mettre sous les quenottes.

Comme prévu avec Chico on est montés au 5e étage, et on a croisé des rats en train de suffoquer dans les pièges que j'avais préalablement posés là. Ils avaient l'air vraiment cons, d'habitude ils ne se faisaient pas prendre aussi vite. Ils évitaient les coins alors les escaliers étaient l'endroit parfait pour les piéger, bien que Mami m'interdise d'investir ce

lieu de passage. J'avais beau lui expliquer qu'on en attrapait plus si on les mettait là, elle disait que c'était trop dangereux. Pis j'en mettais quand même.

On a continué et traversé le long corridor silencieux qui menait chez la dame blanche, collés par les épaules comme des siamois. Nos tempes battaient à une allure folle. Une fois arrivés au bout, j'ai toqué à la porte, une fois, deux fois, trois fois, rien. Il n'y avait personne. Chico a insisté pour qu'on fasse demi-tour. Mais pour moi, on ne pouvait pas abandonner si près du but. J'ai toqué à nouveau. Toujours pas de réponse. Ce n'est qu'en parcourant le long corridor en sens inverse qu'on a entendu le grincement d'une porte. Bref échange de regards suivi d'une course folle pendant laquelle Chico a trébuché contre ce qui devait être un énième piège à rats. Je ne sais pas ce qui m'a pris mais au moment de dévaler les escaliers, je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un dernier regard au bout du corridor. C'est là que je l'ai vu. On peut toujours mettre ça sur le compte de l'imagination infantile, mais je suis sûre et certaine que je l'ai vu. Et ce que tout le monde pensait être Aïcha Kandisha, le mythe marocain dont on se racontait différentes variantes en cour de récré, n'était autre qu'un petit dreadeux aux yeux gris. Nos regards se sont croisés suffisamment longtemps pour que je le voie disparaître tel un fantôme de conte de fées, et puis Chico, toujours aussi apeuré, m'a entraînée dans la spirale infernale des escaliers en colimaçon.

Alors, quand entre deux vanilles, Shango a abordé la fois où on avait failli faire la chose là, Chico et moi, évidemment, j'ai repensé à cette apparition.

À un tiers de mon crâne en partant du bas, le rythme du tressage était plus fluide. À plusieurs reprises, Shango a dit qu'elle avait bientôt fini, qu'après, elle devait se rendre chez Sally pour la coiffer. Encore celle-là. Elle m'évitait, clairement, sinon elle serait venue se faire coiffer à la baraque, comme avant. Shango l'aimait bien parce que ses cheveux étaient moins crépus que les miens et qu'elle payait bien.

Pour changer de sujet, je lui ai demandé pourquoi elle voulait pas devenir guérisseuse. C'est pas qu'elle ne croyait pas aux djinns elle m'a répondu, mais concernant Iboga son avis divergeait tant de celui de Mami qu'elles n'avaient jamais réussi à se mettre d'accord. Selon elle, l'usage

d’Iboga était très codifié, on ne pouvait pas recourir à cette racine dans un environnement occidental, d’abord elle était interdite en France, et puis elle ne guérirait pas Jimmy de sa maladie mentale. Elle a ajouté que des scientifiques s’y intéressaient de plus en plus, ils avaient découvert qu’elle avait des propriétés anti-addictives. C’était le seul bénéfice qu’on pouvait en tirer, sevrer Jimmy.

Sans le savoir, ma sœur venait de me donner une raison supplémentaire d’aller chercher Iboga à Fontainebleau. J’irais pour moi. Arrêter de fumer pouvait m’aider à y voir plus clair dans ma vie. Tout ça, je me suis bien gardée de le lui dire. Mais je lui ai annoncé que Mami voulait m’envoyer à Fontainebleau pour ramener Iboga. Elle n’a pas été surprise, elle a simplement dit qu’il fallait que je sois très prudente avec cette racine aux propriétés très très spéciales, et que je pouvais arrêter de lui donner des portions de mèches puisqu’elle en avait fini avec ma grosse tête là.

Piraterie

Loin de la dissuader de quoi que ce soit, l'entrevue avec Madame la psy a rendu Mami Pirate plus déterminée que jamais à utiliser Iboga sur Jimmy. Elle avait trouvé en Lydia Duval sa principale antagoniste. Tout ce que Mami entreprenait allait désormais dans ce sens, prouver qu'elle n'était pas une sauvage de la forêt gabonaise. Elle n'avait plus qu'un seul mot à la bouche : Iboga. Et mon initiation a commencé par là, l'histoire d'Iboga.

Mami racontait qu'un jour, au temps d'avant, Dieu avait appelé ses deux filles, et leur avait offert un livre chacune. Les filles sont demi-sœurs, l'une noire et l'autre blanche.

Dieu offre donc un exemplaire à sa fille noire et un autre à sa fille blanche. Elles se retrouvent avec ce même bouquin contenant tout ce qu'on veut savoir sur soi-même, le cosmos, l'univers. C'est Mami qui me l'a dit.

Est-ce qu'elles étaient contentes de recevoir un tel cadeau de leur daron ? Grave, mais moi, jamais je n'aurais demandé à Shango de me le garder pour aller chier dans la brousse. Parce que c'est ce qu'il s'est passé, hein. Paraît que la Noire, l'aînée, a déposé son livre sous un tas de feuilles et est partie trouver un endroit isolé un peu plus loin, pensant que sa cadette veillerait.

Et comme de par hasard, Dieu, le maître des tempêtes, des orages et des ouragans, programme une grande pluie ce jour-là. Comme la cadette était trop occupée à lire sous un arbre, elle a complètement zappé de faire

attention à l'exemplaire de sa sœur, qui manifestement s'imbibait d'eau malgré le tas de feuilles censé le protéger. C'est Mami qui me l'a dit.

L'aînée est partie vraiment très longtemps, sûrement qu'elle en a profité pour se balader. La cadette, happée par sa lecture, se rend compte trop tard qu'il pleut et que le livre de sa sœur est complètement foutu. Elle essaie tout de même de sauver quelques pages qui se fissurent sous ses doigts, l'encre s'y dissolvant tellement elles sont imbibées d'eau. Alors par peur de la réaction de sa sœur, et aussi pour mettre à l'abri son propre livre, la cadette décide de retourner au village sans attendre son aînée.

De retour au village, la grande demande des comptes à la petite, avec à la main ce qu'il reste de son bouquin. La cadette s'excuse mais remet la faute sur l'aînée qui n'aurait pas dû lui confier son livre. Chacun son chacun, elle dit. L'aînée accepte les excuses de sa sœur, à condition que cette dernière lui prête son livre, de temps à autre. Les choses auraient pu s'arrêter là si la cadette avait dit oui. Mais ce n'est pas ce qu'il s'est passé hein. Sur le Coran de La Mecque, la petite elle a dit à la grande d'aller s'enfiler un jeans. Comme personne ne portait de jeans au village, c'était la pire insulte qui soit. Pire que reine des cuistres, tronche de cake ou sale gaupe. Moi, comment ça m'aurait pas plu. Alors la grande, je sais pas ce qu'elle est allée raconter à son père mais il lui a pas redonné un autre livre. Il avait que deux exemplaires. Moi, je l'aurais grave embrouillé, comment ça t'as plus d'exemplaire ? Est-ce que t'es vraiment sûr d'être Dieu d'abord ? Qui te l'a dit en fait ?

Si la grande a dit ça, il avait une bonne raison de la punir. C'est ce qu'il s'est passé hein. Il a puni la grande dans un coin de brousse, et ensuite comme elle lui faisait pitié, il lui a quand même donné sa part. Sa part c'était Iboga. Et Mami concluait en disant que c'était un simple fait historique, en remettant en place d'une main ridée son fameux chapeau.

Fameux, le chapeau de Mami lui valait son surnom. On l'appelait Pirate parce qu'à elle seule, elle incarnait les trois Bigoudènes de la pub Tipiak, trois mamies bretonnes qui vendent du couscous aux épices ou du taboulé. Askip le couscous et le taboulé sont des plats bretons.

Le jour où elle a découvert cette pub, Mami est tombée follement amoureuse de leurs coiffes. Presque aussi fort qu'elle aimait Papi. Alors

elle a demandé à tout le quartier où est-ce qu'elle pouvait trouver une coiffe similaire. Quand elle attrapait un gosse sur la place en face du bât', elle ne le lâchait pas pendant des heures, radotait comme personne, soûlait petits et grands avec la coiffe. Chico a fini par lui en trouver une au marché des Espiègleries, un matin de printemps. Le blase est resté.

La pub était passée à la télé il y a quelques années, elle refaisait son apparition sur le petit écran tous les deux ans, et quand Mami entendait la voix d'une des Bigoudènes le temps semblait s'arrêter pour elle. Qu'une marmite soit sur le feu, qu'elle soit au téléphone avec Tonino, que Jimmy ne soit plus tout seul dans sa tête, elle ne manquait jamais de scander en chœur le slogan final avec les trois Bigoudènes probablement mortes aujourd'hui.

Piiiiiiiraaaaaates !

Il y a un truc qu'il faut clarifier concernant Mami, avant que j'oublie. C'est Mami sans « e » parce que Mami c'est un prénom sénégalais à part entière, qui n'a rien à voir avec le fait que Mami soit ma mamie.

Après la théorie historique, nous sommes passées à la théorie des plantes. L'apprentissage des plantes, c'était la deuxième étape ; la plus reloue j'le cache pas, parce qu'il y en avait en pagaille et que chacune d'elles avait des propriétés bien précises. Je me suis donc assise à califourchon face à Mami, et avant de commencer elle m'a demandé comment allait mon djinn. Je lui ai répondu qu'il était toujours aussi blanc. Je le savais, Mami pensait qu'avec un tel djinn je n'irais nulle part et c'est parce qu'il y avait urgence par rapport à Jimmy que Mami avait finalement accepté de m'initier, par dépit. Elle y est allée avec des pincettes. J'étais vexée, mais il fallait bien commencer quelque part, et elle a attaqué par une question : que peut une guérisseuse ? Entre nous il y avait une calebasse en bois remplie de plantes que j'allais devoir énumérer une à une après avoir répondu à sa question. J'ai expliqué qu'une guérisseuse est le trait d'union entre l'individu et l'organisation invisible, qu'elle peut soigner toutes sortes de maladies puisqu'elle dispose de toute la nature.

J'ai tenté de réprimer un bâillement qui s'est échappé malgré moi, un de ceux qui soulignaient plus l'inattention que l'ennui. Je me suis excusée sans conviction, au fond je m'en battais un peu les reins des

généralités. Ce dont je voulais qu'elle me parle avant tout, c'était d'Iboga, je voulais savoir comment on allait l'utiliser, quels effets ça produirait, et tralali et tralala. Patience qu'elle m'a dit, aller doucement n'empêche pas d'arriver. J'avais vraiment pas la tête à chiller avec des esprits, le monde visible était déjà si compliqué. Un mois plus tôt, j'avais mis fin à une relation amoureuse qui ne convenait plus à mon partenaire parce qu'il ne tolérait pas que mon djinn lui fasse de l'ombre. L'homme c'était lui. Et moi, je m'efforçais de gommer ma part masculine. J'avais investi dans la féminisation de ma personne : robes, vernis, boucles d'oreilles, rouge à lèvres. Ça ne suffisait pas, quoi que je porte on voyait la Noire avant la Femme. Quand je m'habillais comme un garçon, ce n'était pas un adieu aux artifices dits féminins, simplement je voulais me sentir libre de mélanger dans la même tenue les attributs de mon djinn et les miens. Je voulais qu'on me foute la paix. J'en ai parlé à Mami et pour me remonter le moral elle m'a raconté la fameuse histoire des règles.

Si tu veux qu'un garçon tombe amoureux de toi, d'un amour inconditionnel, il suffit de t'arranger pour lui faire manger un peu du sang de tes règles et il sera à tes pieds, qu'elle m'a dit. Nous avons ri, kakakaka, tête vers l'arrière toutes les dents dehors. Le sang menstruel ça passerait vraiment crème dans un plat de pâtes au ketchup.

Puis elle m'a alertée sur le fait qu'en aucun cas, je ne devais utiliser ses méthodes à des fins personnelles, que ce pilier était même le premier principe d'une guérisseuse. Enfin, nous sommes passées aux plantes. J'en ai pioché une au hasard dans la calebasse en bois et c'était une feuille de laurier. Putain de feuilles de laurier, j'avais aucune idée de leurs propriétés. Mami était exaspérée, le laurier c'était la base. Même sur Internet tu peux trouver ça, elle a dit. J'ai appris qu'en infusion elles permettaient de soigner les douleurs articulaires, les rhumatismes et qu'associées à une gousse d'ail elles chassaient les mauvais esprits. J'ai gardé les feuilles de laurier.

Tout ça c'était bien beau, mais le but c'était d'aller fissa à Fontainebleau. Fallait pas traîner parce que Jimmy, au mieux il devient un légume, au pire il meurt, que je me suis dit. Et là j'étais coincée. La forêt, il était hors de question de m'y rendre seule. Alors j'ai dit à Mami que j'irais avec Shango. Elle n'y a pas vu d'inconvénients. Comment ça

allait être une galère de convaincre ma sœur, je ne voulais même pas y penser.

Wanna get high ?

Nous sommes retournées à l'HP avec Mami. Je n'avais pas bien observé Madame la psy deux semaines plus tôt. Je n'avais pas même pensé à saisir son djinn, bien caché sous sa blouse blanche. Cette fois-ci, elle n'en portait pas, j'allais pouvoir l'attraper.

Saisir le djinn de quelqu'un, c'est pas une science exacte, d'ailleurs la plupart du temps, je pensais capter un djinn alors qu'en fait c'était pas du tout ça. Y a des gens dont les jnoun sont tellement puissants qu'on peut les choper dès la première rencontre. Mais bon, pour ça, il faut avoir l'expérience de Mami Pirate, alors le mieux était de m'exercer.

Mami m'a conseillé d'écouter tout ce que les gens ne disent pas. Tout ce qu'ils ne disent pas quand ils parlent. Lire entre les lignes.

Un djinn n'est pas un alter ego, ni un double, ni un fantôme. Ce qui se rapproche le plus d'un djinn, selon moi, est un négatif de photographie. En théorie, parce qu'en pratique c'est encore plus complexe que ça, c'est invisible.

Alors je me suis exercée sur Lydia Duval. Elle a dit que ce n'était pas incompatible, les traitements psychiatriques + Iboga. Elle n'a pas dit que c'était compatible. Nuance. En bonne scientifique, elle avait fait des recherches sur Iboga.

Madame la psy était spécialisée en addictologie, elle a précisé, mais c'était la première fois qu'elle entendait parler d'Iboga, pour la simple raison que cette plante, qu'est pas une plante mais une racine, était strictement interdite en France. Elle remettait toutes les trois phrases ses

lunettes en place. Elle voulait savoir comment nous comptions l'administrer à Jimmy. Mami a commencé à s'agiter sur sa chaise, puis elle a dit qu'Iboga chasserait définitivement les jnoun pas contents de Jimmy, si les traitements utilisés sur lui ici n'y parvenaient pas.

Madame la psy a insisté sur le fait que la schizophrénie est une maladie chronique qui ne se soigne pas, puis a ajouté qu'elle allait faire de plus amples recherches auprès de ses collègues norvégiens, chez qui l'ibogaïne est légale. Elle était à la fois excitée et dérangée par la découverte d'une telle molécule qui semblait remettre en cause certains aspects de sa formation en addictologie. Elle trouvait ça pas du tout normal de n'en avoir jamais entendu parler avant, s'il était vrai que la substance active de cette racine pouvait faire des miracles. Elle a ajouté que légaliser l'ibogaïne aurait des conséquences sur tout le business de l'industrie pharmaceutique, mais que de plus en plus de biologistes et de neurologues compétents s'y intéressaient.

Ensuite, elle nous a livré le fruit de ses premières recherches. Il paraît que dans les années 60, une bande de junkies new-yorkais sont tombés sur Iboga par hasard, l'ont ingurgité en pensant que c'était une drogue hallucinogène, du LSD ou des champignons. Paraît qu'après avoir mangé la racine à très petites doses, sans savoir ce que c'était, ils ont définitivement arrêté de se droguer. À petites doses, l'ibogaïne a le pouvoir de sevrer toute personne atteinte d'addiction aux drogues dures : cocaïne, héroïne, alors imaginez les résultats que ça pourrait donner sur des drogues douces comme le cannabis, qu'elle a dit en remettant ses lunettes en place, un lorgnon il lui aurait fallu à celle-là.

Mami n'apprenait rien, Shango lui avait déjà parlé des vertus anti-addictives d'Iboga, mais que Madame la psy le confirme changeait tout. Je l'ai vu dans ses yeux, ça l'a fait réfléchir aussi, bien qu'elle n'ait rien laissé paraître. C'était elle la guérisseuse et Madame la psy attendait maintenant que Mami lui donne *sa* version d'Iboga.

Sauf que Mami, même à moi elle n'avait encore rien expliqué de cette plante. Elle n'allait pas livrer ses connaissances comme ça gratos, et surtout pas dans un hôpital psychiatrique. Elle a simplement répondu qu'elle allait réfléchir puis a demandé quand est-ce que Jimmy allait sortir.

Madame la psy nous a dit que pour mieux la traiter, elle allait déterminer la zone du cerveau de Jimmy qui était impliquée dans sa maladie en le soumettant à une IRM, et tralali et tralala. Tout ça, elle l'a raconté avec beaucoup trop de langage corporel. De base, elle aurait pu le dire sans poser la main sur son crâne. Et après avoir remis en place une mèche de cheveux derrière son oreille, elle a ajouté que le traitement qu'elle avait administré à Jimmy pour l'instant, elle ne savait pas si c'était le bon pour lui, parce que chaque personne atteinte de schizophrénie est différente. Elle lui avait donc prescrit du Xeplion 30 mg. Sur la boîte qu'elle nous a tendue, il était écrit : suspension injectable à libération prolongée Palipéridone/Intramusculaire/1 seringue préremplie. Ça voulait dire ce que ça voulait dire, mais Xeplion ne m'inspirait rien de bon. Ça m'évoquait le nom d'une planète dans un film d'anticipation. Ce qui était sûr, c'est que Jimmy n'était pas près de quitter l'HP. Il devenait de jour en jour le légume de la chambre 302.

Madame la psy a continué à nous raconter sa life avec l'aisance de quelqu'un qui se trouve dans sa propre maison. J'ai écouté de plus près cette voix nasillarde ne pas parler une seule fois de rétablissement, ne pas une seule fois aborder la guérison, ne pas une seule fois prononcer le nom de Jimmy. J'ai beugué sur ses longs ongles moutarde, les voyant plus d'une fois remettre en place sa paire de lunettes, plus d'une fois se faire ronger par ses incisives centrales, plus d'une fois tapoter contre le bois de son bureau. Ongles, monture de lunettes et dents tout aussi moutarde que l'emballage du filtre d'une cigarette. Elle portait un fin bracelet sur le poignet droit, et avait une baiseuse au coin de la bouche, un grain de beauté. La discrète sous la lèvre, la majestueuse sous le front, la tendre sur le lobe de l'oreille, l'enjouée sur la pommette, l'effrontée sur le bout du nez et la baiseuse au coin de la bouche. Son grain à elle était très fin.

J'avais beau essayer de me concentrer sur ce qu'elle ne disait pas, me revenait en tête inlassablement ce qu'elle avait raconté un peu plus tôt concernant la schizophrénie. Shango avait raison. Tout ce qu'on pouvait obtenir d'Iboga était un sevrage. Encore fallait-il que Jimmy sorte d'ici. D'autant que Mami voulait l'emmener au Gabon, elle a fini par lâcher à Madame la psy. J'ai pensé que Mami avait dit ça pour lui mettre la pression, accélérer la sortie de Jimmy, mais j'ai senti qu'il y avait une autre raison, plus personnelle. Aller au Gabon pour soigner Jimmy était

pour Mami une façon de retourner ensuite chez elle, au Sénégal. Son devenir guérisseuse l'avait éloignée des siens, et même si elle ne laissait rien paraître, au fond ça la travaillait. J'ai compris qu'elle était très sérieuse quand Madame la psy nous a demandé de patienter parce qu'elle devait prendre un appel téléphonique important, qu'elle a dit, et qu'en douce Mami m'a soufflé à l'oreille : Penda, va dire à Jimmy de tenir bon, de se tenir prêt à partir. Et j'ai quitté le bureau en me demandant comment j'allais bien pouvoir lui annoncer ça.

Jimmy n'était pas dans sa chambre. J'ai arpenté les couloirs une dizaine de minutes, évitant le plus possible de croiser le regard des patients qui se déplaçaient avec une lenteur de méditation. Manquait plus qu'une musique zen pour se croire ailleurs, genre un temple de retraite silencieuse. J'ai fini par trouver Jimmy au réfectoire en train de terminer son goûter en compagnie d'autres patients. Visiblement, il ne s'attendait pas à ma visite. En deux semaines, il avait l'air d'avoir trouvé ses marques ici. Quand il m'a vue il a dit mais wesh, qu'est-ce que tu fais là, en levant les bras vers le ciel. J'ai répondu viens dans mes bras c'est tout. L'espace d'une seconde, il a jeté un œil autour de lui, puis m'a emmenée dans la cour où c'était autorisé de fumer des clopes. T'as pas un p'tit, il a dit. Et moi, quand bien même j'en aurais eu sur moi, c'était le dernier endroit où je me voyais tirer sur un joint. À la place, j'ai sorti une clope, la dernière. Pendant qu'il en fumait la première moitié je lui ai lâché que Mami voulait l'emmener au Gabon pour le soigner. J'attendais une réaction plus enthousiaste de sa part, mais la vérité c'est qu'il était tellement en manque de cannabis que même si je lui avais dit on a retrouvé ta mère et ton père, il aurait pas relevé. Sa jambe gauche tapotait nerveusement le sol. Il m'a tendu la seconde moitié de la clope et a demandé si moi aussi je serais du voyage. J'ai fait non de la tête, lui rappelant que cette fois c'était à son tour d'aller sur la terre de ses racines. Là c'est lui qui m'a prise dans ses bras.

Je voulais aussi savoir comment ça se passait ici pour lui, si son traitement fonctionnait, s'il mangeait bien. Mais il a dit, tu vois là-bas, en pointant du doigt deux types assis sur un banc, sur notre droite. J'ai dit ouais. Bah lui c'est Simon, quatre ans qu'il fait des allers-retours entre le CMP et l'HP. Il ne vient ici qu'en cas de gros délire. Simon, je l'ai

deviné, c'était celui qui balançait sa tête de l'avant vers l'arrière à intervalles réguliers car le type à côté de lui semblait avoir toute sa tête, et forcément, à la vue du doigt pointé sur lui, il s'est demandé ce qu'on pouvait bien lui vouloir. Je me suis contentée de sourire en baissant le bras de Jimmy qui les pointait toujours du doigt. Jimmy et moi, on avait l'air stylé à côté de cet autre duo visiteur-patient. C'est pas vrai j'rigole, Simon portait un ensemble peau de pêche gris que Jimmy aurait bien échangé contre son pyjama bleu de l'HP. Simon était assez connu du personnel de l'HP pour se permettre de s'habiller à sa convenance. Jimmy a poursuivi. Lui il est trop stylé qu'il a dit. La première fois que je l'ai rencontré… Euh, avant que j'oublie, faut que je lui demande un truc, hey Simon tu sors quand déjà ? Simon a mis du temps à comprendre que la question lui était destinée, tellement longtemps que le type qui l'accompagnait s'est approché de nous. Pierre qu'il s'appelait, il s'est présenté et m'a demandé si c'était la première fois. C'était quel genre de question ça, je n'ai pas répondu alors il a poursuivi, tu vas voir, tu vas vite t'habituer à l'ambiance d'ici. Penda, enchantée. Pierre m'a proposé une clope, l'a allumée comme quelqu'un qui a l'habitude d'allumer les clopes des autres, et qui aime ça. Je lui ai demandé ce que voulait dire CMP. Il a répondu comme un professionnel. Centre médico-psychologique. En gros c'est l'HP hors les murs, les patients viennent quand ils veulent, sortent quand ils veulent, participent à des réunions, sont suivis par des assistantes sociales pour les aider à s'insérer dans le milieu du travail. En gros c'est ça… Et… Jimmy et toi ? Il n'est même pas allé au bout de sa question tellement il était gêné. Jimmy et moi sommes amis, j'ai dit. Il y a eu un silence. Le mec on aurait dit qu'il attendait que je lui raconte toute ma vie là. Moi au moins je n'étais pas prognathe. Simon et lui partageaient cette caractéristique physique qui ne pouvait être que génétique puisqu'ils étaient frères. D'ailleurs il a remarqué que j'avais un peu beugué sur sa mâchoire, mais il n'a rien dit.

Avec Pierre on s'est éloignés et ce qui nous parvenait de la conversation des deux schizos ressemblait à une suite d'interruptions. Pas finir leurs phrases n'était visiblement pas un obstacle à leur communication. Ces deux-là s'étaient bien trouvés. Jimmy nous a fait signe de les rejoindre, mais Pierre devait partir. À la prochaine alors miss, il a continué. J'ai fait ouais, merci pour la cigarette. Arrivée près des deux bavards j'ai eu l'impression de déranger parce que non seulement

ils se sont arrêtés net de parler, mais Simon m'a mis un vent de bâtard quand je lui ai dit bonjour. J'ai pas forcé. Jimmy a bredouillé quelque chose pour désamorcer le malaise, tandis que Simon allait se poser à quelques mètres en me lançant un regard de rabouin t'as peur.

Jimmy et moi, on a repris la conversation là où on l'avait laissée. Il a fallu lui rafraîchir la mémoire, c'était qui ce mec wesh ? Il a fait, ah ouais c'est vrai, Simon il sait faire parler ses voix. Comme il avait l'air de tenir le fil, je l'ai laissé continuer. Simon, lui là, il entend des voix de ouf. Des voix qui ne sont pas les siennes contrairement à moi, ça fait que ses crises sont super violentes. Pour les gérer, il a mis en place un système que j'essaie moi-même d'appliquer. Tous les soirs à 18 heures, il va se poser dans sa chambre sans prévenir personne et il convoque ses voix, pour pas qu'elles viennent le déranger à un autre moment de la journée. Jimmy avait du mal à articuler, sans parler de son regard oisif et de la lenteur de ses gestes. Y avait tout un tas de questions que je me posais j'avoue. Je me suis surprise à me demander si la taille proéminente de son crâne le rendait plus apte qu'un autre à entendre des voix. Alors pour éviter de penser à un tel ramassis de conneries, je lui ai tout simplement demandé ce que lui disait sa voix à lui lorsqu'il l'entendait. Il a répondu à côté, fallait s'y attendre. Simon que tu vois là-bas il a dit, il m'a appris une technique de ouf pour pas passer pour… si jamais j'entends ma voix dans le tromé par exemple, bah je sors mon téléphone pour répondre à ma voix ; au départ j'étais pas fan de son truc, mais en fait c'est une bête d'idée, genre les gens autour de toi ils croient que tu es en train de parler avec un vrai… quelqu'un au téléphone, t'as capté ? J'avais capté. Ce qui ne répondait toujours pas à la question que je lui avais posée, à savoir sa voix à lui, qu'est-ce qu'elle lui racontait. J'ai reposé ma question et il a dit que sa voix lui répétait que de toute façon il n'était qu'une merde, que personne ne s'intéressait à lui ou encore qu'il allait mourir jeune.

J'ai pas su quoi répondre sur le coup. Il y a eu un silence. Jimmy a balancé le mégot de la cigarette en direction de Simon, qui à la vue de l'étincelle qu'elle a produite en rentrant en contact avec le sol, a jeté un regard dans notre direction puis a crié qu'il allait en rouler un p'tit. Jimmy a répondu j'arrive. En partant, j'ai réalisé à quel point moi aussi j'avais envie de fumer.

Badaboum

Quand je suis retournée la chercher dans le bureau de la psy, Mami était déjà partie, alors je suis rentrée chez moi en bus, en mode j'suis pas toute seule dans ma tête. Mon djinn était là avec moi, et pour la première fois depuis l'internement de Jimmy, je me suis demandé si moi aussi j'étais pas atteinte de schizophrénie sur les bords. S'il y avait bien un symptôme qu'on avait en commun Jimmy et moi, c'était l'oubli. Chez lui c'était instantané, chez moi continu. Quand personne n'était là pour me le rappeler, j'oubliais que j'étais noire, j'oubliais que j'avais un djinn blanc, j'oubliais, et oublier d'être noire c'est comme avoir une garde trop basse en boxe.

Le bus était bondé, mais mon djinn et moi on a réussi à trouver une place assise pépère, jusqu'à ce qu'une femme blanche me demande à moi de lui céder ma place.

Classique ! Mon djinn m'a tout de suite vue venir, on s'est demandé pourquoi qu'elle venait nous casser les reins cette bonne femme, alors qu'il y avait des hommes et des femmes tout aussi jeunes et en bonne santé dans ce bus bondé. Elle s'était dirigée vers moi avec dans les yeux une immense détermination, vers moi qui étais pourtant à l'autre bout du bus, vers moi, seule femme pas blanche du bus, pour me demander de lui céder mon siège, avec pour seul alibi un marmot qui s'accrochait à sa jambe comme à un cornet de glace. Mon djinn a dit que ce n'était pas le moment de se poser toutes ces questions, il m'a demandé ce que je comptais faire. Il fallait répondre vite. Moi j'étais carrément partante pour qu'on lui dise d'aller se faire voir, mais mon djinn il tenait à sa

réputation, il a dit qu'il valait mieux lui suggérer d'aller proposer à l'homme noir-noir là-bas de lui céder sa place.

Sur le coup, je l'ai pas validée du tout sa suggestion, pourquoi était-elle venue nous voir nous si ce n'était pas précisément notre place qu'elle voulait ?

J'ai dit à mon djinn que c'était pas une bonne idée parce que si elle n'avait pas traversé l'esprit de cette femme, il y avait une bonne raison. C'est bien connu, les hommes noirs sont violents, surtout dans le bus. Les femmes blanches, même quand elles sont enceintes et sur le point d'accoucher, elles ont trop peur de demander à des hommes noirs de leur céder leur place, au cas où ils leur fouetteraient une bonne grosse droite en plein milieu du ventre. Par contre moi, j'étais ce qu'il y avait de plus inoffensif, celle sur qui était tatoué « négresse » sur le front.

Alors avant de céder, j'ai proposé à mon djinn qu'on suggère à la femme d'attendre une Arabe, ou encore la prochaine Asiatique qui viendrait précisément s'asseoir sur ce siège, si elle y tenait autant. Mon djinn commençait méga à s'impatienter, et c'était tellement la cohue dans ma tête que le seul mot qui est sorti de ma bouche c'est : « Badaboum ! »

La femme, je crois qu'elle a eu peur parce qu'elle a vite fait demi-tour. Parmi les hommes qui étaient témoins, aucun n'a cédé sa place. Et elle avait pas l'air très motivée pour tenter sa chance auprès d'eux.

Mon djinn trouvait que j'exagérais, et comme souvent je n'ai pas pu lui dire que ce qui venait de se passer n'était pas un cas isolé. Lui rappeler les deux autres fois où cela m'était arrivé, femme blanche, moi noire, le même scénario avec des petites nuances, ç'aurait été inutile puisque ces jours-là il dormait. Il me trouvait parano. Et moi j'étais à deux doigts de couper les ponts avec lui, mais j'ai fini par lui pardonner, pas à la bonne femme, à mon djinn, parce que j'avais pas vraiment le choix.

Parfois, j'avais du mal à l'écouter, je le négligeais, le reniais même, mais il avait une qualité que je lui enviais : il savait anticiper. Dans ses bons jours, il me disait d'éviter telle ou telle personne qui allait me demander mon avis sur tel film où y a des Noirs qui jouent dedans, et même si j'étais pas toujours d'accord avec lui, parce que j'adore parler de

films pendant des heures moi, je savais que je pouvais lui faire confiance, surtout quand il jurait sur le Coran de La Mecque que le film en question je ne l'avais pas vu, et que pour une fille sur lequel est tatoué « négresse », ça craint de ne pas avoir d'opinion critique sur un film où y a des Noirs qui jouent dedans et qu'on a même pas vu. Mon djinn disait aussi que si en plus je n'étais pas capable de parler de Dakar et de sa corniche avec ferveur et engouement, valait mieux que je passe mon chemin, d'aller là où on m'apprécierait pour ce que je suis, pas pour ce que je représente.

Mood

Les seuls moments de contemplation que je me suis octroyés pendant que Jimmy était à l'HP, je les ai consacrés à l'écoute attentive des pigeons qui roucoulaient sur mon balcon. Les pigeons sont des oiseaux désagréables qui me rappellent que le temps passe et que je ne fais rien. Quand je suis rentrée de l'HP, ils roucoulaient tellement fort que j'ai décidé d'aller y jeter un œil. Y en avait un qui s'était coincé l'aile dans le filet à linge du balcon du dessus. Il pendait par ma fenêtre, et je me suis dit Penda, il faut que tu fasses quelque chose pour le sauver. Il essayait de se débattre du mieux qu'il pouvait, il avait mal. Le filet était coincé à l'intérieur de son aile, celle de gauche. Une chance sur deux qu'il la perde définitivement dans cette tentative de sauvetage. Mais comment ? Je suis allée chercher une paire de ciseaux dans la cuisine. À mon retour, il était toujours là, on aurait dit qu'il savait.

Je ne pouvais pas l'atteindre hélas, il était trop haut. Le temps d'attraper un escabeau dans la cuisine, il ne fallait surtout pas qu'il clamse. C'était un brave pigeon comme j'en avais jamais vu. Ses petits yeux ronds de pigeon semblaient dire, t'as intérêt à me sauver Penda. Et moi je savais que ça allait être compliqué parce qu'il était bien emmêlé dans le filet le p'tit con. Alors je me suis mise à couper des bouts de filet. Il s'est agité, il a virevolté, il a commencé à perdre ses plumes. J'y suis pas arrivée. Il était trop haut et me gênait par sa balourdise. Le filet descendait de chez Jimmy. Inutile de vous faire un tableau : j'avais les clefs de chez Jimmy, et même si Mami m'avait strictement interdit d'y mettre les pieds, la tentation était trop forte. Tout son chez-lui pouvait

être sorcelé par des bébés djinns, qu'elle disait. Je dois l'avouer, ce n'était pas vraiment sauver le pigeon qui a porté mes jambes plus vite que la lumière chez Jimmy. En fait, je voulais voir dans quoi il vivait. Mon djinn n'a pas accueilli l'idée avec grand enthousiasme. Peut-être qu'il y avait des djinns pas contents chez Jimmy aussi, qu'il m'a dit. Je ne l'ai même pas calculé.

Par mesure de précaution, j'ai quand même sonné avant d'insérer la clef dans la serrure. La voie était libre. La porte blindée a manifesté une légère résistance, presque rien. Il n'y avait personne. Un truc bloquait la porte, ça fait qu'elle ne s'est pas ouverte entièrement, juste de quoi m'insérer dans la fente, épaule la première.

J'ai pensé à une poubelle déposée au seuil, qu'on prévoit de sortir incessamment sous peu. J'ai pensé à une commode, à une chaussure infidèle, à une plante verte, à tout ce qu'on peut laisser traîner au seuil d'un appartement.

J'ai pensé que c'était en bois, en ardoise, en verre ou bien en plastique, avant de m'apercevoir que ça battait de l'aile et que ça n'était qu'un pigeon posé dans un meuble à chaussures. Il y en avait une cinquantaine dans l'appart, peut-être que j'exagère, en tout cas y en avait méga. Peut-être que j'hallucinais de ouf moi aussi, mais j'avais connu pire au squat, les rats, les cafards, les chauves-souris, alors une invasion de pigeons c'était carrément Halloween.

Y en avait qui prenaient un bain dans l'évier de la cuisine, d'autres se prélassaient près du chauffage électrique, d'autres encore avaient construit un nid dans une chaussure, une chaussure dans un nid, peu importe. Mais ceux que j'ai trouvés particulièrement à l'aise, qui n'ont pas tremblé d'une aile à mon intrusion sur leur territoire, sont ceux qui étaient dans la chambre de Jimmy. C'était par là qu'ils avaient fait effraction parce que la fenêtre était toute grande ouverte. Dans un coin, y avait un hamster en cage, et des pigeons faisaient copain-copain avec lui, dans le plus-grand-des-calmes. Ça aurait pu être touchant, j'aurais pu rester des heures à les contempler si je ne m'étais pas souvenue de la raison pour laquelle j'étais venue. Il y avait un pigeon au balcon. Un pigeon à sauver. Et il m'attendait. Toujours aussi expressif, avec son air de dire c'est pas trop tôt Penda.

De chez Jimmy, j'avais une meilleure vue. La première chose que j'ai faite, c'est tirer sur le filet pour ramener le pigeon à la terre ferme. C'était pas gagné, enfin je l'ai tout de même libéré. Quant à son aile, elle était foutue de chez foutue. C'était sûr, ce pigeon ne pourrait plus voler. Il saignait, il tremblait, il allait clamser, ce n'était qu'une question de temps. On aurait dit qu'il le savait. Moi je ne savais pas quoi en faire, alors je l'ai déposé sur la moquette noire de crasse, et je me suis décidée à partir. Mais au moment où j'allais enfin claquer la porte, j'ai fait demi-tour. Puisque j'étais là, la moindre des choses était de leur donner de quoi grailler.

La cuisine était beaucoup plus grande que la chambre de Jimmy mais il était tout aussi difficile de s'y frayer un chemin. Il y avait des canettes de bière vides de chez Flammèche, des boîtes à pizza recouvertes de fromage séché, des bouts de feuilles à rouler, du tabac froid. Un énorme sac de riz vide gisait entre le frigidaire et le micro-ondes. J'ai récupéré un récipient propre dans le lave-vaisselle. Une odeur de moisi a fini de réveiller mon djinn qui s'est demandé ce qu'on fichait encore là. J'ai rempli le récipient de riz et l'ai déposé près du pigeon blessé dans la chambre de Jimmy.

Ces pigeons, Jimmy avait l'air d'y porter une attention toute particulière. S'il ne rentrait pas d'urgence, l'appart allait virer insalubre, et tout l'bât' deviendrait un grand cimetière. J'crois qu's'occuper des pigeons c'était sa manière d'appréhender la mort.

Thiercelieux

Le lendemain j'y suis retournée, c'est chelou j'étais attirée. Après avoir délogé quelques oiseaux du dernier jeans sale qui traînait là et dont j'ai fouillé les poches, je me suis allongée sur le matelas crasseux où Jimmy passait probablement ses nuits. J'ai roulé le p'tit que Chico m'avait filé, et j'ai écouté le chant des pigeons. L'un d'eux était méga doué pour atteindre des graves inédits. Je commençais à me sentir étrangement bien entourée de tous ces pigeons, même si les ressorts métalliques du matelas transperçaient ma colonne vertébrale, j'vais pas le nier. Quelque chose que je n'arrivais pas à m'expliquer m'apaisait au plus haut point. Je suis restée là, à fixer une fissure au plafond et à écouter la symphonie des graves, des aigus, des médiums.

Jimmy me manquait. Ce qui me manquait le plus, c'était nos parties de loup-garou, un jeu de société dont la carte de la sorcière était par terre, recouverte de crottes. Je précise la carte de la sorcière parce qu'à ses heures de délires les plus sombres, Jimmy était persuadé que j'en étais une. Il n'avait jamais été violent avec moi, mais deux ou trois fois j'avais quand même dû gérer ses crises toute seule, quand il était tellement loin dans sa tête que les « ils » commençaient à apparaître. Ils arrivent, ils vont venir nous chercher, ils nous observent, qu'il disait. Une fois, par désespoir, parce que j'étais à court d'arguments, je lui ai proposé qu'on joue au loup-garou. Tout le monde sait bien qu'on ne peut pas jouer au loup-garou à seulement quatre, je veux dire Jimmy et moi et nos djinns respectifs. Alors j'ai distribué les cartes aux créatures qu'il semblait voir autour de nous. Je me suis même surprise à feindre des états

hallucinatoires par solidarité avec lui. Et ça a marché, ça l'a calmé. Depuis, ces parties de loup-garou lui permettaient de vivre pleinement ses crises dans un espace où tout ce qui sortait de la normalité était permis. Dans ces moments-là, je faisais tout pour qu'il sente qu'il n'était pas seul.

En tant que meneuse de jeu dévouée, le temps d'installer l'ambiance du jeu, tout ça, y avait pas plus important. Le but est simple : les villageois doivent éliminer les loups-garous, les loups-garous doivent éliminer les villageois. Jimmy avait beau jurer sur le Coran de La Mecque que j'étais une sorcière, mon djinn ne se laissait pas faire.

Ce qui me faisait carrément golri, c'est que quand je disais tout le monde s'endort dans le village de Thiercelieux, Jimmy n'était pas d'accord pour que la partie se passe là-bas. Il répondait qu'il en avait rien à foutre de Thiercelieux, qu'il voulait que ça se passe en Afrique. Tout le monde s'endort en Afrique, qu'il grognait comme un taré le gars. J'avais beau lui dire que Thiercelieux n'était pas un vrai lieu, c'était un lieu imaginaire au service du jeu, il insistait. L'Afrique qu'imaginait Jimmy pendant ses crises était tout aussi fictive que Thiercelieux mais pour l'heure, comme je n'étais pas sûre qu'il y ait des loups-garous en Afrique, je maintenais Thiercelieux comme lieu imaginaire pour la partie. Thiercelieux, c'était forcément en France, un bled perdu en haute montagne de 80 habitants tous blancs. Et nous, à part mon djinn, on était tous noirs. À Thiercelieux, on était forcément des loups-garous même quand on n'était pas un loup-garou.

Après j'ai vérifié, Thiercelieux existait, même département que la forêt de Fontainebleau. Tous les chemins mènent au 77. Encore un signe que je devais m'y rendre le plus vite possible. Mais je glandais comme une ouf, et commençais à me sentir si bien entourée de ces pigeons que j'y ai carrément passé la nuit. Je découvrais les vertus thérapeutiques insoupçonnées des roucoulements, une histoire de fréquence sonore, c'est leurs ondes qui m'ont réveillée à l'aube, obligé. Il était trop tôt pour rentrer chez moi et prendre le risque de réveiller Mami, alors j'ai continué à glander devant la télé. Lorsque les premiers rayons du soleil ont commencé à s'imposer sur l'écran, j'ai éteint, changé l'eau des pigeons, vidé les restes de riz avariés puis je suis allée sur le balcon

vérifier si le pigeon de la veille était toujours là. À vrai dire, il n'en restait qu'une partie, une patte, des plumes et des bouts de chair que j'ai jetés par une fente avec le pied. Soudain, j'ai entendu quelqu'un gueuler, qui c'est qui balance des pigeons par la fenêtre. Je me suis rabattue, en mode furtif. Quand j'ai repenché ma tête par-dessus le balcon, Sally était toujours là, en bas, et elle était furieuse.

Sur le coup, j'ai fait grave la go, mais au fond ce serait mentir que de dire que je n'étais pas jalouse. La meuf, même de loin ça se voyait qu'elle sentait bon. Avec sa mère et Léa, sa belle-mère, elles habitaient un super loft. Sally portait tout le temps des lunettes de soleil de grandes marques, même quand il pleuvait. Il fait toujours plus ou moins soleil quand on a du biff, elle nous le faisait vachement sentir à nous, le manque de vitamine D. Chico, son plus grand rêve c'était de la mougou, pour venger sa classe, pas seulement qu'il la trouvait jolie parce qu'elle avait la peau méga claire, mais parce qu'elle incarnait ce qu'on serait jamais. Pour la première fois de ma vie j'avais le seum au point de me dire qu'il fallait très sérieusement considérer la possibilité de devenir lesbienne. Si je devais donner une explication objective à ma vie sentimentale inexistante, je dois dire qu'entre les hommes, blancs ou noirs, que je ne désirais pas pour une raison ou une autre, les hommes blancs ou noirs qui me fantasmaient parce que chocolat, et ceux qui ne m'envisageaient pas du tout parce que chocolat, par élimination, le champ des possibles devenait de plus en plus restreint. Je n'oublie pas les hommes arabes, c'est grâce à l'un d'eux que j'ai développé ma théorie de la trilogie, pour la faire courte : les Rebeus sont négrophobes, les Renois coloristes, et les Blancs négrophiles. Le plus inquiétant, c'est quand un homme est les trois à la fois. Moi, je dégage ! Penda, queer, que je le veuille ou non. En tout cas il me semblait de plus en plus évident que l'hétérosexualité était un truc réservé aux riches.

Avec Sally, quand on était au lycée, on se retrouvait souvent dans son loft, en début de soirée. On buvait du vin tout en écoutant La Queen à fond les ballons. Je la vois encore forcer ses mouvements de hanches, c'était trop, tellement trop de faire ça sur les chansons de La Queen, là où je préférais les petits pas économes. Et même si aujourd'hui ça me fait un peu de la peine, wallah c'était golri de dingue de voir à quel point elle donnait tout pour incarner la sauvage.

Elle en faisait beaucoup trop, j'arrivais pas à la suivre. Adoptée par sa mère et Léa, toutes deux blanches et riches, ses racines elle pensait les trouver à mes côtés, que j'allais lui servir d'alibi ou je sais pas quoi, mais perso, je me suis toujours sentie plus à l'aise avec mes copines blanches en hess comme moi, parce qu'au moins, avec elles, je pouvais partager mes galères en toute sécurité. Sally et moi, je savais qu'on jouait pas dans la même catégorie, même si au début j'avais naïvement pensé que cela ne nous empêcherait pas de rester amies.

Le truc c'est que ça ne lui a pas plu quand je lui ai dit qu'elle n'était pas obligée de mettre autant de piment dans son tieb quand elle venait en manger à la baraque ; ça ne lui a pas plu quand je lui ai dit que ça se voyait qu'elle aimait pas ça ; ça ne lui a pas plu quand je lui ai dit qu'elle n'était pas obligée de twerker comme une tarée si cela lui donnait une semaine de courbatures, pas obligée d'imiter l'accent de Mami Pirate pour se faire comprendre par elle. D'ailleurs je ne lui ai pas dit ça en une fois, ni même dans cet ordre mais comme ça ne lui a pas plu autant dans le fond que dans la forme, elle a pris ses distances avec moi. Elle m'évitait, mais je savais que je lui manquais. Moi aussi d'ailleurs. La revoir cet après-midi-là m'a rendue nostalgique.

Sans le savoir, elle me renvoyait à tous mes échecs amicaux. Au collège les enfants me voyaient en bizarre. J'enviais Shango pour sa facilité à être bien entourée. Elle avait la même bande de potes depuis la maternelle tandis que moi, malgré mon capital sympathie indéniable, j'ai toujours privilégié les individus aux groupes. Et ça ne m'a pas aidée, parce qu'au collège je traînais à la fois avec des personnes méga populaires et les plus grands représentants de la cassosserie, jusqu'au moment où il a fallu faire un choix. Il s'agissait bien de ça, choisir son camp, et comme j'ai jamais réussi, on m'a rangée malgré moi dans le camp des cassos, alors que ma nature à moi, c'est d'évoluer comme un Pokémon.

De toute façon, j'aurais jamais pu suivre Sally dans ses délires de bourgeoise. Après le collège, nous ne sommes pas allées au même lycée, pourtant on est d'abord restées amies. J'étais encore invitée à ses fêtes, mais il suffisait d'arriver les mains vides pour être mise sur le bas-técô. L'amitié c'est une galère si t'es pauvre. Sally je l'avais aimée, beaucoup même, comme on aime une amie d'un amour passionnel qui ne dure

qu'un été, et c'est pour avoir plus de chance de la serrer que Chico voulait à tout prix nous rafistoler. Raté, je pouvais plus la supporter, et j'avais des raisons de lui en vouloir : qui appelle encore la police aujourd'hui ? À cause d'elle Jimmy était en galère et moi avec.

En attendant, elle était toujours là, on aurait dit qu'elle espérait que je lui propose de monter chez Jimmy. J'ai rien dit, alors elle s'est excusée d'avoir appelé la police. Sa voix sonnait sincère donc je suis descendue et on a partagé une cigarette sur la place encore déserte. Elle m'a dit qu'elle aimait bien mes vanilles. Je l'ai remerciée, c'était timide, j'crois finalement que j'l'aimais bien quand même. Je lui ai raconté pour Jimmy, pour l'HP. Elle était désolée pour lui, et pour moi, c'était clairement de la pitié qu'elle avait. Même si je lui avais juste expliqué que mes baskets étaient dans un tel état à cause du skate, que le skate à force, ça te nique les semelles en deux quatre six, elle aurait eu pitié quand même, mais j'allais pas rentrer dans les détails de l'histoire. La pitié, ça pardonne pas. On a fumé un joint déjà roulé, la beuh de Chico, elle a dit. Quand la troisième voiture métallisée est passée sous nos yeux elle a ajouté qu'elle fêtait son anniversaire le 10, et que bien évidemment j'étais invitée. Y aura Chico, et tu peux venir avec Jimmy s'il est sorti. Ça m'a touchée qu'elle fasse un tel geste pour se rattraper. Je lui ai répondu que si tout se passait bien, Jimmy serait au Gabon d'ici là, mais qu'elle pouvait compter sur ma présence, tout en lui passant le joint. Elle a dit trop cool qu'il parte, le Gabon c'est le feu, j'y suis allée y a deux ans avec Léa, à Libreville, et elle a sorti son téléphone de son sac à main. Elle voulait me montrer ses photos de vacances, je me suis penchée pour regarder, mais mes pensées se sont mises à vriller, à tel point qu'à un court moment de lucidité, j'ai capté le djinn de Sally. C'est un mec qui se bute à la salle de sport, écoute le rap le plus sombre qui soit, et n'a que trois amis. Alors même si en apparence je n'avais rien en commun avec Sally, son djinn et moi, on s'entendait méga bien.

Crush

Elle était plongée dans ses pensées quand je l'ai retrouvée dans son cabinet, Mami, et elle m'a invitée à venir m'asseoir près d'elle. Faut savoir que quand Mami elle porte son pagne rouge, ça veut dire que quelque chose ne va pas.

Elle m'a dit que grâce à l'argent de sa tontine, elle avait pris deux billets pour le Gabon. Un pour elle, l'autre pour Jimmy. J'ai voulu lui demander si elle voulait se rendre ensuite au Sénégal, revoir sa sœur Aminata, mais elle ne m'en a pas laissé le temps. Le départ était prévu le mardi suivant, et elle comptait sur moi pour aller en parler à Madame la psy afin d'obtenir une sortie prématurée de Jimmy. Moi on me prend pas au sérieux, elle a ajouté. Cette fois ça urgeait. Je lui ai répondu que ce n'était pas parce que mon djinn était blanc qu'on me prendrait plus au sérieux moi, mais que j'allais faire mon possible. Tonino les attendait. Lui qui lui a tout appris. Tonino dont le portrait trônait sur sa table de nuit, Tonino qu'elle avait rencontré vingt ans plus tôt lors d'un voyage au Congo.

Cette année-là, Mami avait pris l'avion à Dakar pour Libreville et planifié de finir la route en voiture, sur plusieurs semaines, afin de voir du paysage et enfin retrouver ma grand-tante Aminata à Kinshasa. Un très, très long voyage. Une nuit, au milieu de nulle part, la bougie de préchauffage de sa voiture a explosé. Alors Mami, qui n'était pas encore mamie, a pris son courage à deux mains et s'est dirigée vers la première

lampe à pétrole qu'elle a aperçue au loin. L'homme qui lui a ouvert sa porte, c'était Andrès, le frère de Tonino. Il lui a proposé de passer la nuit là, en attendant de checker le moteur de sa voiture, le lendemain.

Mami n'avait pas réussi à dormir de la nuit. Le choc et surtout le boucan tout près de la maison d'Andrès. Par peur et sans doute par discrétion, elle n'avait pas osé mettre un pied dehors. Des chants, du rythme, le crépitement du feu, il se passait de drôles de choses. Elle aurait pu partir le lendemain en pensant que ce qui s'était passé la veille n'était qu'un sabar, un mariage, un baptême, comme on en faisait tant là d'où elle venait. En Casamance aussi les nuits traînaient des pieds, des voix sans corps ordonnaient à l'aube de commencer, la senteur entêtante des feuilles collait à la peau. Sauf que les feuilles de Casamance n'avaient pas la même odeur que les feuilles du village de Minongo.

Elle avait appris au matin que la Peule du Sénégal qu'elle était avait atterri chez les Fangs, l'ethnie la plus importante du Gabon, animistes dans le Sud et syncrétiques dans le Nord. Mami fonctionnait à l'odorat bien avant d'être initiée. Quelque chose dont elle seule ignorait la connaissance se tramait chez les Fangs, et elle était bien déterminée à en discerner les contours. Elle a mitraillé Andrès de questions, mais au lieu d'y répondre, il l'a envoyée chez son frère qui présidait ces étranges cérémonies.

C'est ainsi que Mami Pirate a rencontré Tonino. Au départ, il a carrément refusé de lui confier quoi que ce soit concernant la nuit précédente. D'abord elle n'était pas gabonaise, et puis il l'avait vue faire sa prière plusieurs fois le matin. L'islam faisant partie des trois religions révélées dont le fondement principal était de ne croire qu'en un seul et unique Dieu, une musulmane ne pouvait pas être initiée à d'autres rites.

Mais Mami est sénégalaise, peuple dont le fondement des croyances repose sur des contradictions. Certains vouent un culte aussi bien à des marabouts qu'à Allah, et justifient cette liberté par les bonnes vieilles traditions. Cependant tout le monde n'est pas égal à jouir de cette liberté comme il l'entend, et surtout pas les femmes. Comme dans beaucoup d'autres domaines, les hommes décident pour elles de ce qu'il est bon de croire ou de ne pas croire, dans le but de garder la mainmise et le pouvoir. Ce qui exècre encore plus Mami, c'est la façon dont les Sénégalais jouent la comédie sur la scène religieuse. Beaucoup d'entre

eux ne prient pas, selon elle, tout en le dissimulant si bien qu'ils arrivaient à duper les autres, et surtout à se convaincre eux-mêmes d'être de bons croyants.

Mami elle faisait genre, mais c'est pas seulement parce que Andrès n'a pas réussi à réparer sa voiture qu'elle est restée plus longtemps que prévu à Minongo. En réalité, elle avait eu un mégacrush pour Tonino. Je sais pas ce qu'elle avait bien pu lui trouver parce qu'il était plutôt moche, petit, maigre. Autant le dire, les descriptions physiques m'ennuient, mis à part les cheveux, mais pour Tonino ça va aller vite puisqu'il n'en avait pas. Du moins, pas sur le portrait qui trônait sur la table de chevet de Mami.

Elle m'a expliqué que Tonino faisait partie de la société initiatique du Bwiti, un culte dont les rites consistent à entrer dans un autre état de conscience à travers Iboga, la racine que je devais retrouver dans la forêt de Fontainebleau.

L'Iboga est un petit arbuste avec des feuilles similaires aux feuilles des arbres qui sont sur la place, sauf qu'à la place des marrons, les fruits d'Iboga sont orange et ont une forme de piment. La partie comestible, c'est la racine, après l'avoir pelée. Si on en mange assez, elle permet d'explorer son inconscient. Un peu comme le LSD ou d'autres substances psychédéliques. Sauf que Mami elle a tenu à nuancer son propos. Iboga n'est pas une drogue, d'abord parce qu'il ne crée pas de dépendance. Et Tonino lui avait appris qu'Iboga était très codifié, qu'on ne pouvait pas en consommer pour des raisons récréatives.

Mami m'a dit qu'elle s'était bien foutue de la gueule de Tonino au départ. Et plus elle se moquait de lui, plus Tonino voulait lui parler du Bwiti. Il lui a raconté que le Bwiti ne descendait d'aucun dogme, et qu'Iboga permettait la connaissance directe, celle qui n'est pas enseignée mais révélée.

Des jours durant, ils avaient échangé sur leurs différentes pratiques sans que l'un soit convaincu par l'autre. Mami effectuait comme d'hab ses cinq prières par jour en direction de La Mecque. Elle faisait même crari de lire certains versets du Coran devant Tonino, sans comprendre leur signification, pour lui montrer à quel point elle s'en battait les reins du Bwiti. Elle lui parlait de sa confrérie de mourides, de Cheikh

Ahmadou Bamba et de son pèlerinage à Touba. Tonino ne racontait rien. Il parlait peu. On ne peut pas raconter Iboga, ça se vit, qu'il avait dit à Mami afin de la convaincre.

J'ai toujours su que Tonino était l'initiateur de Mami au Bwiti mais c'était la première fois qu'elle me la racontait en détail.

Pendant deux ans, elle avait fait des allers-retours entre le Sénégal et le Gabon, et elle s'est mise à kiffer Tonino au point de ne plus pouvoir se passer de lui. Pendant deux ans elle n'avait pas osé se rendre aux veillées. Elle avait l'impression que ces gens-là conversaient avec le sheitan. Elle s'était finalement lancée quand Tonino, voulant mettre fin aux rumeurs de sorcellerie à son sujet, avait commencé à pratiquer ces veillées la journée, ce qui était complètement nouveau.

À l'époque, tout le monde avait peur du Bwiti, les Gabonais les premiers parce que les cérémonies avaient lieu principalement en forêt, près d'un cours d'eau et surtout la nuit. Mami m'a dit qu'elle a grave soutenu Tonino dans sa nouvelle approche, elle lui répétait qu'il n'avait rien à cacher et que si le rituel n'avait rien de mauvais, il fallait le faire au su et au vu de tous. C'est donc un peu grâce à Mami que la nuit du Bwiti est devenue le jour du Bwiti, et c'est ce qui a fini de la convaincre.

Tonino lui avait aussi dit qu'elle pouvait rester musulmane autant qu'elle voulait, que la seule condition pour manger Iboga était d'avoir un but. Un malade va vouloir trouver le chemin de la guérison, mais y a tout un tas de gens qui s'initient tout simplement pour connaître la face cachée de leurs inconscients. Mami m'a dit qu'elle faisait partie de ces gens-là, car Iboga est la voie spirituelle la plus directe, plus forte qu'une psychanalyse.

Mami, à un moment de son récit elle s'est arrêtée. Elle m'a pris par la main en mode écoute bien ce que je vais te dire, Penda, je sais que tu veux pas devenir guérisseuse, que ce n'est pas ce que tu souhaites profondément, alors tant pis, j'ai réfléchi. Tu n'es plus obligée d'aller à Fontainebleau, contente-toi seulement de faire sortir Jimmy de là, qu'on parte au Gabon et je te laisse tranquille avec ces histoires de racines. J'avoue ça m'a soulagée qu'elle ait compris que je ne voulais pas devenir guérisseuse, mais j'avais le sentiment qu'elle me disait pas tout. Je lui ai demandé si elle envisageait de retourner au Sénégal après le Gabon, en pensant qu'après tant d'années passées loin des siens, la famille qu'elle

avait laissée là-bas lui manquait. Elle n'a pas répondu. Ce qui me rendait un peu triste, c'était de penser, comme à chaque fois qu'elle partait pour le Gabon, environ une fois par an, qu'il s'agissait peut-être d'un aller sans retour. Surtout que le djinn de Mami, je n'avais pas encore réussi à le capter. C'était sûrement une force de la nature, en tout cas il n'avait pas forme humaine. Moi j'avais accepté depuis belle lurette cet angle mort djinnastique, mais mon djinn persistait à chercher. Il se prenait des vents violents. Voilà, Mami, son djinn, c'est peut-être un souffle. Il y a eu un silence, et puis elle a repris sur son initiation.

En tout, elle avait duré 4 jours et 3 nuits. Mami m'a présenté une énième photo prise par Tonino, sur laquelle on pouvait la voir, elle et trois autres jeunes femmes, juste après leur initiation. Mami avait un long pagne autour de la poitrine, elle regardait l'objectif avec une intensité tellement mystique que j'ai dû lui demander si c'était bien elle. En guise de réponse, elle m'a dit qu'elle aussi elle avait été jeune un jour.

Sur les trois jeunes femmes qui avaient mangé Iboga avec elle, les deux sur la photo avaient réussi leur initiation avec succès. La troisième, Mami m'a dit qu'elle était restée coincée dans un autre état de conscience, parce qu'elle avait triché lors de sa confession.

La confession est l'étape la plus importante de l'initiation, son résultat. La troisième go, elle n'avait pas réussi à passer toutes les étapes de son voyage spirituel alors elle a été punie. En gros elle était restée perchée, et la raison pour laquelle Mami me racontait l'histoire tragique de cette femme, c'était pour me prévenir des risques de l'initiation par Iboga.

Mami, elle a dû voir à ma tête que mon djinn me forçait à jurer sur la sienne que jamais de la vie on ferait ça, nous ; parce qu'elle a ajouté, pour se rattraper, que ça pouvait aussi très bien se passer, une initiation. Elle en était la preuve vivante.

Lors de la première journée, le corps il prend pas mal de temps à assimiler le bail, le temps de digérer et que ça remonte jusqu'au cerveau. Dès que la substance active de la racine atteint le cerveau, elle le met en mode off, ce que Mami a appelé la mort symbolique. Le corps, il meurt, plutôt il se rigidifie, le cœur bat au ralenti, le mental est paralysé, l'esprit va pouvoir redécouvrir les étapes de son histoire tout en levant les inhibitions qui jonchent le parcours. Mami elle a comparé cet état au

coma mais comme elle n'a jamais été dans le coma et moi non plus, j'avais du mal à visualiser.

En médiateur aguerri, Tonino l'avait accompagnée mentalement jusqu'au bout du voyage. Lui seul connaissait les secrets permettant de faire revenir les initiés lorsqu'ils étaient plongés dans un autre état de conscience. Mami m'a dit qu'elle serait pour Jimmy ce que Tonino avait été pour elle lors de son initiation et que comme Jimmy était malade, le but du voyage serait au mieux la guérison, au pire le sevrage.

Iboga fait tout revenir avec précision, on se souvient des plus grandes joies comme des plus grandes hontes et cela peut aider à trouver la cause d'une maladie, l'identité de son djinn et même d'arrêter de bédave. Enfin bref, askip rien n'est plus jamais pareil après une initiation.

Mami distinguait la maladie naturelle de la maladie provoquée, que ce soit par l'attaque des sorciers ou par l'envoûtement des initiés qui essaient d'intervenir pour changer une situation. Elle m'a encore une fois garanti que sa démarche était même plus scientifique que les approches scientifiques, parce qu'une bonne guérisseuse est à la recherche de la cause de la cause, de la cause profonde à toute maladie.

Si je suis dans une salle, a-t-elle poursuivi, que j'attrape le palu et que je considère que c'est les moustiques qui m'ont piquée, je ne suis pas la seule dans cette salle, alors pourquoi le moustique porteur du germe n'a piqué que moi ? Une guérisseuse ne va pas se limiter à la première cause, elle va chercher une deuxième cause, et pour ça on est obligé de consulter les esprits, de les solliciter. Les morts ne sont pas morts, on peut les associer. Mon djinn commençait à péter un plomb, je le voyais venir lui et son raisonnement de fragile.

Mami, alors qu'elle vivait sa meilleure vie auprès de Tonino au Gabon, a été sommée de rentrer au Sénégal lorsqu'elle a appris la mort de sa fille qui n'était autre que ma mère. Des deux côtés de la Méditerranée ça a été un choc, d'autant plus que rien ne prédisposait ma mère à une vie aussi brève, on était heureuses, Shango, elle et moi.

Quand Mami est rentrée au Sénégal après trois ans d'absence, y a tout le monde qui avait remarqué qu'elle avait changé. Comment rester la même après la disparition de sa fille ? Tout le monde a pensé que ça allait

lui passer. Retrouver Ziguinchor et le Sénégal allait forcément la remettre sur le droit chemin de la religion. Sauf que c'est pas comme ça que ça s'est passé, hein. Mami avait changé, elle méditait plus qu'elle ne priait, ne remuait plus ciel et terre pour se rendre au grand Magal de Touba, n'idolâtrait plus aucun Serigne, ni Serigne Saliou Mbacké, ni Cheikh Ahmadou Bamba, ni aucun autre de ses disciples, et donc son entourage, le voisinage, le quartier tout entier ont commencé à se poser des questions sur ce qui lui était arrivé chez les mécréants de Minongo.

La rumeur courait dans les rues de Ziguinchor que la colère divine s'était abattue sur Mami à cause de sa trahison envers la religion, raison pour laquelle ma mère était morte d'un AVC en France, alors que je n'avais que 4 ans. Je me souviens de Shango et moi nous tenant les mains face au cadavre de notre mère, allongée sur le brancard d'une chambre froide d'hôpital parisien, avant d'être rapatrié au Sénégal. Elle a finalement été enterrée dans les règles de la tradition, dans un cimetière musulman de Dakar. Quelques semaines après l'enterrement, Mami nous a retrouvées à Paris et elle a pris le relais de notre éducation à Shango et moi. Mami n'a jamais revu ses frères, ses cousins, ses oncles. Paria dans son propre pays, elle a pris la mer comme une pirate, libre.

Sauce algérienne

Par rapport au reste de sa bande, Chico, c'était le plus solitaire. Souvent, il marchait seul au quartier, concentré comme s'il cherchait un truc de la plus haute importance. Le reste du temps, il était immobile à faire le guet en face du bât'. Cette fonction, il l'exerçait de manière exemplaire, je l'étais tout autant à l'observer du balcon pour tromper l'ennui.

L'automne était bien installé à présent. À la tombée de la nuit, les seuls sons qui me parvenaient étaient ceux du ballon de foot dont l'écho des passes devenait de moins en moins régulier à mesure que le terrain se vidait de ses joueurs, et les grésillements de la musique provenant de l'enceinte que Chico trimballait avec lui H24, comme pour dire au monde entier que sa vie méritait une bande originale. Capuche par-dessus le durag, le visage caché dedans, il ne ressortait de sa coquille qu'au moment où il envoyait un p'tit lui acheter un kébab en face du Flammèche. Quand le p'tit tardait, Chico s'impatientait. Il se dirigeait d'un pas nonchalant vers le carrefour, jetait un coup d'œil rue Parmentier puis retournait s'asseoir sur le scooter à personne garé là. Le p'tit revenait toujours et Chico le réprimandait gentiment d'avoir piqué quelques frites au seul véritable repas qui rythmait ses journées.

Pendant qu'il graillait, il ne manquait pas de veiller à ses responsabilités. Les condés pouvaient débarquer à tout moment interrompre le trafic illégal au bout de la ruelle adjacente. Comme son poste l'exigeait, Chico guettait, à l'affût du moindre grabuge susceptible de mettre en danger sa source de revenus. Une fois son sandwich fini, il

se roulait précieusement un joint complexe. Je ne résistais jamais longtemps à le rejoindre.

Ce jour-là, j'ai à peine passé la grille du bât' qu'il a crié mon blase en signe de bienvenue. Quand il a souri, ce qu'il faisait rarement, ses yeux se sont plissés, comme ceux de sa mère, même tête, trop abusé. C'est comment Jimmy, il a dit, tout en arrachant avec ses dents la partie collante de sa feuille à rouler. Non sans loucher sur le reste de ses frites, je lui ai tout raconté en détail : l'HP, le projet de Mami Pirate, en gros que j'étais dans la merde parce que je devais convaincre Madame la psy de laisser sortir Jimmy pour qu'il puisse partir au Gabon. Doucement doucement, il a fait, tiens vas-y tire ça va te détendre. J'ai tiré une taffe qui en valait quatre tellement le bordel était chargé. Chico n'avait pas l'air si surpris d'apprendre pour Jimmy. Il a dit franchement c'est des bâtards, pourquoi ils le gardent comme ça, wesh, et comme je n'avais pas de réponse, il a poursuivi. Moi aussi j'ai un cousin qui a été interné Penda. Il fumait trop sa mère. Tu sais l'effet du shit ça peut être fatal. Moi je vais arrêter cette connerie, il a fait, en crachant la fumée en direction du bédo. Chico répétait souvent qu'il allait arrêter, sans jamais y parvenir, alors je lui ai parlé d'Iboga.

Pendant que je lui expliquais les propriétés de la plante, il a sorti son tel pour vérifier que je racontais pas des sornettes. Et quand j'ai ajouté que Mami en avait planté dans la forêt de Fontainebleau, en relevant la tête il a dit mais wesh, viens on y va, ça se vend ce truc ? J'en revenais pas, toujours partant pour un plan cash. Là j'ai flippé. Imaginer Chico faire du trafic d'Iboga… fallait l'arrêter tout de suite.

Rien n'aurait pu mieux le détourner de ses nouvelles aspirations commerciales que la vue de Sally descendant la rue, au loin. Quand Chico l'a aperçue, il m'a tendu le joint et s'est allumé une cigarette pour se donner du courage, tout en me demandant si je comptais me rendre à l'anniversaire de la fille de ses rêves. Sally approchait. Une fois devant la majestueuse porte de son immeuble, elle m'a lancé un sourire cordial. Déçu qu'elle ne vienne pas directement vers nous, Chico a chaloupé vers elle, me laissant seule comme une plouc sur le scooter. Ça fonctionnait, elle minaudait, kakakakakak tête vers l'arrière, toutes les dents dehors, on connaît. Chico a fait un retour triomphant. Il avait un billet de cinquante euros dans la main, tapait la démarche en s'éventant avec. Là j'ai senti

des gouttes de pluie commencer à tomber, et j'ai conseillé à Chico de ranger son billet. Il a retiré sa capuche en même temps que son durag et a constaté, ah ouais sa grand-mère, il pleut. J'ai fait ouais, et les grosses cordes ont rafalé, délogeant les quelques pigeons posés près de nous. Chico et moi nous sommes abrités sous le marronnier, le temps que ça se calme. L'odeur de la pluie sur le bitume a été nette quelques secondes, puis si forte que je ne l'ai plus sentie.

L'heure était à la solitude, celle dont l'étendue est si grande qu'on renonce à y échapper, comme une vague qui se déverse sur nous et nous emporte loin de la rive. Chico et moi n'avions plus pied depuis blindé déjà. À force d'être privés de terre ferme, à force d'être relégués à la mer, on avait appris à nager malgré nous, notre organisme avait créé des nageoires, des ailes et des branchies, nous transformant en de drôles de créatures hybrides, mi-poissons mi-oiseaux.

Bleu comme une orange

Quand je suis remontée à la baraque, Shango était dans le salon en train de manger du laax. Je suis allée m'en servir un bol avant de la rejoindre sur le canapé. Elle m'a pas demandé où j'étais, bien plus insidieuse elle a dit, depuis que tu as été virée tu tournes mal Penda, qu'est-ce qui t'arrive en ce moment wesh ?

Le djinn de Shango, j'peux pas le supporter, il a une tête à s'appeler Guillaume, à porter des vêtements trop grands pour lui et à prendre soin de laisser dépasser de sa poche le titre du bouquin qu'il lit. Il croit au destin. Moi, j'ai augmenté le volume de la télé. Shango n'a pas insisté mais avant de partir elle a tenu à me rappeler que si c'était à cause de Jimmy que je pétais les plombs, ça n'en valait pas la peine. Je n'ai pas répondu. Quand elle a fini son laax, elle a posé son bol sur la table, bruyamment, près du mien, auquel je n'avais pas touché. Shango s'est penchée, y a jeté un œil, puis a dit que je pouvais venir habiter chez elle pendant le voyage de Mami, si je voulais. Sa proposition n'était qu'une formule de courtoisie, elle habitait un tout petit studio avec son fiancé. Je n'ai pas relevé. Avant de partir, elle a déposé un billet de vingt euros sur le bahut, et m'a dit que c'était tout ce qu'elle pouvait me donner en attendant que sa situation financière se stabilise. Ce qui n'arrivait jamais en vrai de vrai, elle aussi s'organisait comme elle pouvait. Frigo vide dans la cuisine, juste quelques piqûres d'insuline périmées dans la section œufs et des piments rouges fatigués. Comme à chaque fois qu'elle me dépannait d'un billet, l'essentiel était qu'il soit là, palpable. Mais j'irais pas loin avec vingt euros, juste des pâtes, quelques oignons, du ketchup

et des gâteaux, alors Shango partie, je me suis posée sur le canapé et j'ai réfléchi à la possibilité de récupérer les produits du Flammèche dépassant la date de péremption. Il était 18 h 30, je savais que dans trente minutes Virgule demanderait à Inès de commencer la rotation des produits frais. Saumon, rillettes de thon, salades vertes en sachet, fruits et légumes cabossés. Tout ça se retrouverait entassé dans la poubelle de la réserve du magasin, jusqu'à ce que les éboueurs du soir viennent, à exactement 20 heures, une heure avant la fermeture. J'ai envoyé un sms à Inès pour lui demander de me mettre des choses de técô, que je passerais par-derrière les récupérer.

Elle a répondu à 19 h 30 qu'elle n'allait pas avoir le temps de me faire un sac, mais qu'elle avait coincé la porte de la réserve à l'aide d'une orange pour que je puisse entrer. Elle a insisté sur l'importance de ma discrétion, si je me faisais cramer elle prendrait cher. J'étais bien placée pour le savoir. J'avais en tout et pour tout exactement quinze minutes pour aller fouiller dans les poubelles du Flammèche, à précisément 19 h 45 Virgule les sortirait.

J'ai attrapé ma planche de skate, et j'suis descendue. Dans ma précipitation, j'ai évité de justesse une chute qui aurait pu être méga douloureuse si je n'avais pas appris à tomber. La faute aux coquilles des marrons qui sont en nombre sur la place en automne. Je suis tout de même repartie sur ma planche. Sur la route le danger pouvait venir des automobilistes, mais au moins le sol était lisse, et j'avais suffisamment d'espace pour slalomer la descente en toute liberté. Tout le long, je me suis assurée que personne ne me suivait. Personne, ça voulait surtout dire Chico qui a le don d'apparaître à des moments où on aimerait être en tête à tête avec la honte.

Comme convenu, la porte était coincée par une orange bleue comme la planète Terre tellement elle était pourrie. L'odeur nauséabonde de la réserve ne m'a pas empêchée d'être efficace. J'ai récupéré un carton vide et l'ai rempli avec tout ce qui me passait sous la main, majoritairement des cuisses de poulet précuites et des steaks hachés. Quand j'ai commencé à fouiller plus profondément dans la poubelle, je suis tombée sur des endives, des aubergines, un potimarron, et des carottes. Plus loin dans la réserve, sur la droite, il y avait des bouteilles d'alcool. J'avoue, l'idée m'est passée par la tête d'en pécho pour les revendre mais je me

suis dit Penda, tu peux pas voler le Flammèche, c'est pas comme ça qu'on t'a éduquée. De toute façon, avant même que je puisse faire quoi que ce soit, j'ai entendu la porte intérieure de la réserve s'ouvrir. Al hamdoulillah le carton était quasiment plein.

En partant, j'ai mis un chassé à l'orange pour que la porte se referme après mon passage. Mes baskets étaient toutes recouvertes de pulpe. Dehors, les éboueurs avaient quelques minutes d'avance.

Gorgorlou

Comme prévu, je suis retournée à l'HP dans le but de discuter avec Madame la psy de l'éventuelle date de sortie de Jimmy. Fallait pas traîner maintenant. Pour me donner du courage, j'avais demandé à Chico de m'accompagner. On a croisé Lydia Duval dans les couloirs. Elle m'a reconnue que lorsque j'ai évoqué Jimmy, puis a dit je comprends votre impatience, mais son état n'est pas tout à fait stable. Chico a répondu comment ça pas tout à fait stable, ça fait un mois et demi que Jimmy est enfermé ici ? Ça servait à rien de s'énerver, en plus Madame la psy en a profité pour s'échapper, prétextant une urgence. Chico m'en a voulu d'abandonner si facilement, il a ajouté mais elle se prend pour qui là-celle, en la poursuivant à moitié. J'ai fait laisse tomber, viens on va voir Jimmy.

Naturellement, on s'est dirigés vers sa chambre, mais il y avait personne. Une voix nous a indiqué qu'il était là-bas, en pointant un doigt vers la direction en question. C'était Simon, avec sa mâchoire carrée.

Jimmy était affalé sur un canapé bleu. Je l'ai salué, sauf que là, il était carrément plus attentif à l'écran de télévision en face de lui qu'à nous. Il articulait si mal qu'il nous a fallu, Chico et moi, lui faire répéter ce qu'il disait. Cassez-vous, il a dit. Éteindre la télé n'y a rien changé. Y avait rien à faire, il fixait un point. Chico a commencé à le secouer pour le réveiller, et même si Jimmy a mis plus de temps qu'en mettrait un enfant qui souffre de bégaiement sévère pour lui dire d'arrêter, on a vu dans son regard que c'était une menace. Chico a fait c'est abusé, on peut pas le laisser comme ça, tandis que moi, je repensais aux prédictions des cauris

qui peut-être s'avèreraient justes. Jimmy était dans un sale état. Il a répété cassez-vous wesh, suivi d'un lent geste de la main. Son regard s'est enfin posé dans notre direction. Je crois que ce n'est que quand Chico a juré sur le Coran de La Mecque qu'il allait partir nulle part, que Jimmy l'a reconnu. J'ai demandé à Chico de m'attendre ici, je reviendrais dans quelques minutes. Il a hésité un instant, puis a dit ok.

Moi, si je les ai laissés tous les deux, c'était pas pour qu'ils fassent copain-copain. D'ailleurs je ne suis pas partie très loin, ni très longtemps, je voulais juste revoir Madame la psy. Lorsque j'ai ouvert la porte de son bureau, elle était en train de parler avec une dame qui portait l'autocollant « visiteuse » sur la poitrine. Ce sticker, moi, j'avais très vite renoncé à le coller. Une sorte de confiance silencieuse s'était installée avec la meuf de l'accueil. On se reconnaissait, même que, ce jour-là, quand on est arrivés à la clinique avec Chico, elle nous a pas trop calculés tant quelque chose que je ne pouvais pas voir, certainement un livre ou un magazine, occupait son attention. Madame la psy a dit je ne vais pas pouvoir vous recevoir aujourd'hui mademoiselle.

Bon alors tant pis, j'ai reculé, refermé la porte, et tandis que j'essayais de remettre mes idées en place, Chico a débarqué en trombe. Il m'a attrapée brusquement par le bras : visiblement, ce qu'il avait à me dire pouvait pas attendre.

Il avait un plan. Nous sommes retournés au réfectoire où Jimmy était toujours assis sur un canapé bleu, accompagné de Simon cette fois. Pendant que Chico me racontait son plan, qui consistait tout simplement à exfiltrer Jimmy de l'HP avec les moyens du bord, Jimmy nous a dit quelque chose qu'on n'a pas entendu d'abord, moi j'étais concentrée sur les chuchotements de Chico, lui concentré car convaincu que son plan était le plan du siècle. Même quand on a demandé à Jimmy de répéter, il nous a fallu grave nous rapprocher de lui pour comprendre ce qu'il disait. Il a pris une grande inspiration en mode ça va finir par sortir vous inquiétez pas, puis a dit, Simon va simuler une crise pour les infirmiers, ça va les occuper. Chico a trouvé que c'était du génie. Moi j'étais scotchée, en fait Chico et Jimmy avaient tout concocté en mon absence, et de légume Jimmy était passé stratège en chef. Simon aussi était dans le coup. Il s'est dirigé vers la salle de jeux, a levé le pouce dans notre direction. Quant à Jimmy, si la tête fonctionnait, apparemment pour le

corps, je ne sais pas quel genre de sédatifs on lui avait encore fait gober mais sa bouche là, elle partait vraiment en couille. Il a titubé quand Chico lui a fait mettre un bras autour de son épaule. J'le cache pas, la seule chose qui m'intéressait à présent était d'assister au spectacle. Juste avant de quitter le réfectoire, Chico m'a soufflé les consignes. Une fois au bout du corridor, je devais prendre le relais de l'escorte de Jimmy, et pendant qu'on filerait en douce, Chico irait raconter sa vie à la meuf de l'accueil. Jimmy était ok. Il a dit, les infirmiers vont arriver par là, faut attendre qu'ils quittent la salle de réunion. Puis on s'est posés le temps que Simon se mette en scène. Un petit attroupement s'est formé près des fenêtres du réfectoire, et les premiers grognements nous sont parvenus. On n'y voyait rien alors je me suis approchée du groupe. Chico m'a ordonné de rester à côté de lui, sous peine de tout faire capoter. Heureusement, de là où on était, on pouvait tout voir.

Au centre, Simon pas du tout en grande forme était en train d'agresser une femme de ménage en blouse violette. Elle essayait de se défendre comme elle pouvait à l'aide du manche d'aspirateur qu'elle avait entre les mains, mais Simon était plus fort. Je m'en voulais d'être complice de cette violence et Chico était outré, il a hésité à intervenir mais Jimmy l'a dissuadé. Pour lui qui avait sûrement dû assister à plusieurs reprises à ce genre de scène c'était banal. Simon se calmerait seulement si quelqu'un lui donnait de quoi s'acheter une boisson au Flammèche du coin, mais du côté de l'HP c'était plutôt l'option sédatif et dodo. Les autres patients ne se doutaient de rien, y en a même un qui a dit vas-y donne-lui deux euros qu'on en finisse. Nous on mouftait pas. Ça montait, ça montait… ouf ! Les blouses blanches ont débarqué en trombe, affichant des visages de comédiens ayant oublié leurs textes. Improviser, c'est pas donné à tout le monde. D'ailleurs ce ne sont pas les infirmiers qui ont mis fin à l'altercation mais la femme de ménage elle-même qui, par désespoir ou peut-être parce qu'elle n'a rien trouvé d'autre à faire pour se sortir de l'étreinte de Simon, lui a craché au visage. Ça a eu le mérite de calmer tout le monde. Moi-même je savais plus comment je m'appelais.

Bien fait, a dit Chico, allez, maintenant on se tire. Jimmy a validé.

Chico nous a devancés, il s'est dirigé vers le comptoir de l'accueil, d'où m'est parvenue la voix paniquée de la réceptionniste. Elle était au

téléphone. Nous voir arriver a fini de la déstabiliser. Elle a raccroché vite fait, nous a demandé d'attendre deux petites secondes, mais nous on savait déjà qu'il était trop tard, que ce n'était pas avec ses cinquante kilos à tout casser qu'elle allait changer quoi que ce soit, et puis on n'avait pas son temps. Ciao, on s'casse, fini l'HP.

Ce n'est qu'une fois dehors que le contraste entre nos tenues vestimentaires m'a fait réaliser la gravité de ce qui venait de se passer. Jimmy portait un pyjama bleu clair, et affichait un léger sourire de satisfaction sur le visage. Il était libre.

Comme le froid pinçait, j'ai recouvert ses épaules de ma veste en jean. Là j'ai remarqué qu'il avait méga pris du poids : j'ai eu beau m'y reprendre plusieurs fois pour que la veste tienne sur ses épaules, elle glissait à tous les coups. Anticipant ma réflexion, il s'est empressé de dire que c'était les putain de sédatifs. À y regarder de plus près, c'est vrai que ça avait tout d'anormal. On aurait dit qu'il était rempli d'une eau impure prête à se déverser sur le trottoir gris du boulevard de Bonne-Nouvelle.

Pleurer sa grand-mère

À la vitesse avec laquelle elle égrenait son chapelet, j'en déduisais qu'elle n'était pas sereine la Pirate. La récurrence de ses invocations à mi-voix ayant dépassé la limite du raisonnable, elle compensait en mangeant du kaolin. Quand on avait déboulé de l'hôpital avec Jimmy la semaine précédente, j'avais préféré la fermer, inutile d'en rajouter. Et Mami, trop contente, n'avait pas demandé à en savoir plus. Aujourd'hui c'était le jour du grand départ pour le Gabon, et Jimmy aussi était dans l'appréhension. Sa petite valise prête à ses pieds, il contemplait son reflet dans le miroir, comme pour fixer l'image qu'il avait de lui-même. Mami n'arrêtait pas de lui faire des bisous partout partout : comme elle n'avait que des petites-filles, Jimmy c'était un peu le petit-fils qu'elle aurait aimé avoir. Et moi je les regardais avec un mélange d'envie et de soulagement. Bizarrement, sans les médicaments, Jimmy allait déjà mieux, assez pour manifester des signes d'affection.

Ce voyage sonnait comme la fin d'une chose, le début d'une autre, me suis-je dit en allant ouvrir pour la énième fois la porte. C'était Chico, accompagné de sa mère, qui à peine passé la porte m'a refourgué bébé Isha avant de déplier des pagnes colorés devant les yeux ébahis de Mami. Elle aurait préféré un départ plus discret, l'ancienne, sauf que tout se sait au quartier. Ce jour-là, les daronnes se sont succédé, toutes aussi chargées en présents les unes que les autres. La mère à Chico, après des salutations méga répétitives, s'est mise à chanter sans pression. Sa voix de griotte me surprenait toujours par sa puissance, mais c'était la première fois que

je l'entendais chanter en mandingue et dans une tessiture aussi basse. Ce qui donnait des allures de chant funèbre à ce qui devait être un hommage aux ancêtres de Mami. Bébé Isha aussi était ému, avec ses grands yeux ronds surplombés de cils interminables. J'ai pas essayé de retenir ses larmes, je pouvais pas demander à un bébé d'arrêter de pleurer alors que moi-même je sentais le flot monter.

Après avoir bien activé les pleurs en chacun de nous, la mère à Chico a récupéré bébé Isha et s'en est allée non sans un dernier regard vers sa poto. Chico lui a dit qu'il restait, pour le plus grand plaisir de Jimmy qui l'a checké de l'épaule avant de lui demander ironiquement s'il n'avait pas un p'tit dernier à dépanner, pour la route il a dit. Je me suis interposée entre les deux narvalos, et j'ai demandé à Mami de nous prendre en photo tous les trois. Je lui ai répété plusieurs fois qu'il fallait appuyer directement sur l'écran, et pas sur le bouton d'à côté. Ensuite, c'est moi qui me suis mise derrière l'objectif. Chico arborait un large sourire forcé, Jimmy, sur sa gauche, avait le visage crispé, et un regard dont l'expression était difficile à définir tant elle se rapprochait du vide. Quant à Mami, comment dire, elle était inflexible comme un baobab dans son ensemble marron et jaune à sequins. Chico l'a complimentée sur sa tenue, y a pas plus soin que Mami Pirate il a dit, avant de lui demander si c'était vrai qu'on pouvait trouver de l'Iboga dans la forêt de Fontainebleau. Jimmy a répondu non, seulement au Gabon. Chico a fait inshallah pour toi gros, et Mami m'a lancé un regard t'as peur, puis elle a dit que je n'étais plus obligée d'y aller. Chico a ajouté que de toute façon il n'avait pas besoin de moi pour s'y rendre, la forêt c'est pas à ta mère il a conclu. Je lui ai défendu de parler comme ça de ma mère, en forçant un peu sur une contrariété qui en réalité n'en était pas une. Mami nous a ordonné de nous calmer, d'une voix ferme qui a eu le mérite de nous faire retomber en enfance. Jimmy a dit c'est l'heure, elle est où, Shango, et avant même que quiconque puisse lui répondre ça a klaxonné.

Je suis allée ranger les pagnes laissés par la mère à Chico dans la seule valise encore entrouverte et remplie jusqu'à fatiguer. Il a fallu m'asseoir dessus pour la fermer définitivement. Jimmy me regardait faire en attendant que je dise quelque chose, alors je lui ai souhaité un bon voyage. Merci il a dit, avant d'ouvrir grand ses bras et que je lui fasse un gros câlin des banquises. Bon voyage frérot j'ai répété, une larme sur la corniche de l'œil hésitant à se déverser contre ma joue gauche. Jimmy

sentait comme la terre. J'ai humé son odeur de toutes mes forces, je voulais m'en imprégner le plus possible, la garder en mémoire aussi longtemps que possible, tout en sachant qu'une fois partie, elle s'évaporerait avec lui. Pourquoi se faire souffrir quand on peut choisir d'être moins malheureux ? Ce n'était clairement pas le moment de me poser ce genre de questions, alors je l'ai laissé filer sous l'escorte d'un Chico qui lui aussi peinait à cacher sa sensibilité.

Ce qui nous laissait, à Mami et moi, le temps nécessaire pour se dire ce qu'on brûlait de se dire sans se le dire.

Au lieu de discuter de la façon dont elle voulait que je m'occupe de son cabinet pendant son absence, comme elle s'y employait d'habitude lorsqu'elle partait au Gabon, elle m'a expliqué qu'une fois Jimmy guéri, elle retournerait au Sénégal. Combien de temps resterait-elle là-bas ? Reviendrait-elle un jour en France ? J'étais trop occupée à pleurer pour poser des questions auxquelles je savais qu'elle ne donnerait pas de réponses. Dans la main, elle avait une photo de Tonino et elle au Gabon qu'elle a déposée sur le bahut.

Peut-être que Mami avait d'autres choses à me dire, mais seul son corps chaud soudain contre le mien pouvait traduire tout l'amour qu'on se portait. Elle allait me manquer à mort, et elle le savait bien.

Shango a klaxonné à nouveau. Je me suis penchée par la fenêtre et j'ai lancé détends-toi on arrive. Jimmy et Chico fumaient une clope sur le scooter à personne. Shango a répondu qu'elle montait nous aider à descendre les valises. Il y en avait trois en tout. On les a insérées une à la fois dans l'ascenseur minuscule. Shango ne m'a pas adressé un seul regard. Nos échanges étaient d'ordre pratique, merci, je descends la première valise, attends-moi ici plutôt, bordel d'ascenseur. Juste avant que les portes de l'ascenseur se referment sur la dernière valise, elle a dit arrête de me regarder avec des yeux de canard frit, je reviens juste après.

Mami était encore dans la cuisine et remplissait le tassalé d'eau du robinet. Une fois plein, elle me l'a tendu. La tradition veut que pour éclairer la route d'un long voyage, il faut verser un filet d'eau au seuil de la porte d'entrée du lieu que l'on laisse derrière soi, un filet que Mami devait franchir pied droit le premier. Je n'ai versé que quelques gouttes, après avoir retiré le paillasson aussi vieux qu'elle, et pourtant j'avais

l’impression d’y percevoir clairement l’océan qui allait dorénavant nous séparer.

Une fois de retour dans l’appartement j’ai mesuré l’ampleur du vide qu’allait laisser son absence. J’ai scruté chaque pièce une à une à la recherche d’un objet, un signe, n’importe quoi qui puisse me relier à elle. Il m’a fallu aller voir son cabinet pour constater qu’elle avait mis en évidence une trace. Son chapeau. Je l’ai déposé sur mes vanilles, en veillant à ce qu’elles s’y accordent parfaitement.

Dorénavant, c’était moi la pirate.

Dans ma schiz

En l'espace de deux mois, je me retrouvais sans boulot, sans Jimmy, sans Mami Pirate, sans bateau, sans boussole, sans alliée. Paralysée, je ne sortais plus de l'appart et je m'habillais même plus. Autant dire que le temps était long, et que des jours durant je n'ai rien fait d'autre que de frénétiques recherches sur la schizophrénie. Le mot vient du grec schizo = fractionnement + phrénie = esprit. Sur Internet on trouve de tout, des témoignages de psychiatres, de membres d'associations, d'ethnopsychiatres, de tradipraticiens, de guérisseurs, de marabouts, de schizos. Maladie à ne pas confondre avec la bipo, qui elle-même n'est pas à confondre avec les troubles de la perso. Des témoignages de familles de schizos, des émissions de radio, des films d'animation, des recommandations de livres sur la folie, des documentaires : clope sur clope j'ai lu tout ce qui me passait sous les yeux, tout regardé, sans hiérarchie.

Je recevais aussi des messages bizarres de Jimmy. Avec Mami, ils étaient bien arrivés au village de Minongo et attendaient la prochaine nouvelle Lune pour organiser la cérémonie du Bwiti. En réalité, les messages de Jimmy étaient des vidéos, des liens YouTube qu'il me partageait sans aucune introduction. Je reçois une vidéo d'un rabbin qui parle hébreu et je me demande pourquoi un intérêt soudain pour la judéité. Je n'ai même pas le temps de me pencher sur le problème que je reçois une seconde vidéo de Jimmy suivie d'une question. Il me demande si je trouve ça drôle, une vidéo Congo Puissance TV où un type dit face caméra, trop c'est trop, franchement tu me soûles. Je passais à côté de

l'enjeu humoristique de la vidéo parce que moi je cherchais du sens. Je n'y comprenais plus rien moi, quel était le but de cette mascarade ? Est-ce que les djinns existaient vraiment ?

Mes questionnements intérieurs auraient été sans fin s'ils n'avaient pas été interrompus par Chico.

Les premiers jours, il passait pour prendre des nouvelles qu'il disait. J'entrouvrais la porte, lui répondais que tout allait bien, que j'avais besoin de temps pour moi ; lui demandais de me dépanner d'un joint ou deux. Il disait pas non, repartait sans insister parce qu'il est poli Chico, il est patient, mais je savais que sa stratégie était de m'avoir à l'usure, il repasserait jusqu'à ce que je ne puisse plus le laisser au seuil de la porte, ou n'attendrait plus que je l'invite à rentrer, il reviendrait chaque jour puis finirait par s'introduire de force dans l'appartement et m'enfiler un jogging, un T-shirt propre et un manteau comme à une poupée. Je me suis finalement laissée faire parce que depuis le début je savais que j'avais été trop loin. Si ce n'est pas ça devenir folle, je sais pas ce que c'est, il a dit en nouant les lacets de mes chaussures. On va prendre l'air, il a ajouté. Et moi, je l'ai suivi, je n'avais pas le choix.

Dehors, il faisait jour mais impossible de poser une heure précise sur la grisaille du décor. De toute façon je n'avais pas envie de savoir, j'en avais tant accumulé ces derniers jours, du savoir, que tout le reste semblait dérisoire. Mais je n'avais aucune réponse, que des questions que je tentais d'expliquer à Chico en lui racontant une scène d'un documentaire que j'avais vu pendant mon isolement.

Ça se passe à Fann ou à Thiaroye, je sais plus, une ville au Sénégal, dans l'appartement d'un jeune homme fou selon son daron désespéré. Ce dernier a fait appel à des hommes d'Église pour laver l'âme de son fils. Chico m'écoute, je sens qu'il est attentif et qu'il se donne encore plus de peine que d'habitude. Il dit y a des chrétiens au Sénégal ? Je réponds oui, fais pas genre tu savais pas. Je ne veux pas perdre le fil de ce que je lui raconte, alors je poursuis avec des grands gestes pour mimer la scène. Le jeune homme se tient là, debout. Il est entouré par trois curés, dont un qui a la main posée sur son front, comme ça, je lui montre en posant ma propre main sur le front de Chico qui dit c'est bon c'est bon j'ai compris et donc ? Et donc il a la main posée sur le front du jeune homme, 20, 25 ans, pas plus, impassible, les yeux fermés pendant que l'autre lui crie

des incantations en lingala j'crois, zéro traduction gros, le mec il parle aux âmes. Les deux hommes sont méga proches, on dirait qu'ils sont en train de baiser. Chico rigole, il dit toi tu regardes des films chelous wesh. J'fais j'te jure, le pire dans tout ça c'est que quand on observe bien la scène, qu'on coupe le son, on a l'impression que les rôles s'inversent, que le véritable fou est le curé qui fait des grimaces horribles tellement il gueule sur l'autre.

Au bout d'un moment, je me rends compte que j'ai extrêmement froid. J'insiste pour rebrousser chemin. Chico est préoccupé, il dit rien de tout le trajet. Je le regarde et ça y est je sais, son djinn il n'est pas encore né. C'est un fœtus qui a décidé d'attendre bien au chaud dans le ventre de sa mère. Qu'est-ce qu'il est beau, mashallah ! Une fois à la baraque, Chico me demande si je veux qu'il reste avec moi, puis il attrape un livre posé là sur le bahut, fait semblant de s'intéresser à la quatrième de couverture en attendant ma réponse. Comme je ne dis rien, il jette un œil autour de lui, retient une remarque sur le sacré bordel qui nous entoure. Sur la table, mon ordinateur est resté allumé, Chico se penche par-dessus l'écran. Sur le moteur de recherches il voit écrit Iboga, la plante miracle anti-addiction. Chico tire une énorme taffe sur son joint puis dit viens on va à Fontainebleau wesh, qui ne tente rien n'a rien.

Ce genre de phrases toutes faites me met hors de moi, elles portent en elles une vérité difficile à contredire. Qui ne tente rien n'a rien, si tu ne peux pas être le poète, sois le poème, si tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens. La réciproque est vraie. Quand on sait où on va, on n'a pas besoin de regarder d'où l'on vient.

Alors allons-y seulement, j'ai dit.

Hop hop hop

Le lendemain, on est partis prendre le train de 14 h 32. Il faisait beau pour une journée d'automne. Le soleil crânait haut dans le ciel et tapait fort sur nos têtes malgré le vent frais. Chico avait les mains clouées aux poches de son jean. Il faisait le mec. Une fois à gare de Lyon, je me suis dit qu'aller à Fontainebleau avec lui allait être méga déconcertant. Le gars avait préparé un pique-nique tah romantique. Son sac à dos était rempli d'un énorme tupperware ainsi que d'une gourde. J'étais refaite qu'il ait pensé à emporter des sandwichs, mais c'est pas des sandwichs il a dit, c'est ma daronne, elle nous a préparé un bon poulet yassa, faut que tu goûtes ça. Je sais pas qu'est-ce qu'il croyait Chico mais c'est pas avec du poulet qu'il allait m'amadouer. Je connais cette tactique, très lâche, quoiqu'efficace. On fait juste l'aller-retour j'ai dit. On cherche, on trouve, et on se barre, pas de patati avec moi. Chico a dit ok, pas de patata, et on a rigolé.

Avant l'internement de Jimmy, avec Chico, nos conversations c'était toujours lui qui me racontait qui était rentré en taule dernièrement, ou la descente des mecs de Cité rouge au quartier des morts. Et maintenant qu'on était que tous les deux, on aurait dit qu'il avait perdu sa langue. Décidément, lui non plus n'avait pas oublié l'époque où il me montrait son bangala. Derrière sa timidité apparente se cachait un type complètement piqué, jamais vraiment remis de l'idée que mes lolos étaient à présent ronds comme des ballons qu'on n'aurait pas fini de gonfler.

Dans le train, nous nous sommes assis l'un en face de l'autre sur les sièges à quatre places, côté fenêtre. Il a calé sa tête contre la vitre et s'est mis à sucer son pouce.

Lui aussi dans le fond ça le faisait kiffer de quitter le quartier. Il regardait attentivement les arbres défiler à travers la vitre, et si un groupe de scouts n'avait pas envahi notre wagon à Bois-le-Roi, je suis sûre qu'il se serait endormi. Deux jeunes scouts se sont installés à côté de nous, ont déplié une carte de la forêt sur leurs genoux grumeleux et se sont mis à parler très fort de ce qui devait être une chasse au trésor. La forêt était beaucoup plus grande que ce que je m'étais imaginé. Plus de 20 000 hectares, y avait écrit. Découragé par l'immensité, Chico a dit qu'on ne trouverait jamais la plante. Nous on devait chercher près de la mare aux fées, autour d'un séquoia géant. Chico m'a demandé si moi aussi j'avais une carte, parce qu'on aurait dit qu'ils avaient le seum, les scouts, qu'on se penche aussi près d'eux pour y voir quelque chose. À l'instant où j'ai dit non, le petit qui tenait la carte a commencé à la ranger. J'crois qu'il a cru qu'on allait la lui péta, mais s'il n'avait pas réagi avec autant de suspicion à notre égard, on ne l'aurait pas fait. Enfin, Chico quoi !

Dès que les scouts se sont dirigés vers la sortie suite à l'annonce de Fontainebleau-Avon par la voix féminine du microphone, on les a suivis de près les petits. Sur le quai après avoir passé le tourniquet des bornes, le scout a à peine ressorti la carte de sa poche que Chico l'a arrachée sec avant de taper boulette. Sur le moment, ça m'a surprise, mais je me suis réjouie de cette échappée vers l'inconnu où tout était possible. Durant notre fuite, nous avons emprunté des escaliers menant en contrebas de la ville. À une distance suffisamment éloignée de nos poursuivants, nous avons repris difficilement notre souffle, en nous félicitant par des tapes dans le dos.

Ensuite, ce qui est sûr, c'est qu'on n'est pas rentrés par l'entrée principale. Moi j'avais planifié tout le truc dans ma tête, un immense portail en fer, un panneau en marbre sur lequel il y aurait écrit « Bienvenue dans la forêt domaniale de Fontainebleau. » Mais c'est clairement dans un quartier que nous avons atterri. Si ça n'avait pas été un quartier, Chico n'aurait pas autant tapé la démarche pour montrer aux pelos regroupés ici et là autour de chaises pliantes que leur langue il la

connaissait par cœur. Moi, je me suis dirigée vers un groupe de trois. Hop hop hop, tu vas où là ? Chico fallait qu'il redescende, j'allais juste leur demander où est-ce que c'était l'entrée de la forêt. Un des trois pelos a pointé le joint qu'il tenait entre le pouce et l'index vers un grillage en fer envahi par les mauvaises herbes. Chico a dit, merci chef. C'était ça l'entrée.

Amin

L'air était plus frais ici, mais il n'y avait pas de vent. Au bout d'une vingtaine de minutes de marche, il n'y a eu que du vert autour du point bleu de notre géolocalisation. On s'enfonçait vers une destination encore inconnue parce que franchement, ni Chico ni moi ne savons lire une carte. On l'a tournée dans tous les sens avant de se mettre d'accord sur la direction à prendre. La mare aux fées était à plus d'une heure trente environ selon Maps. La cadence de nos pas trahissait notre manque de motivation, et chacun semblait penser tout bas que de toute façon, si on ne trouvait pas la plante, on avait au moins de quoi pique-niquer dans un cadre agréable. Ce n'est qu'à vingt ou trente minutes du but que Chico a voulu qu'on fasse une pause. J'ai dit allez Chico, encore un p'tit effort, on arrive bientôt, vas-y file-moi le sac à dos si ça peut te soulager. En guise de réponse, il m'est passé devant. J'ai dit regarde-moi ça comme c'est beau les faisceaux de lumière entre les branches. Chico en a profité pour me montrer un oiseau suffisamment agité pour capter son attention. C'est quoi comme oiseau à ton avis ? il a demandé. Je savais pas trop, au pif j'ai dit rouge-gorge.

Nous sommes enfin arrivés devant ce qui ressemblait plus à un lac qu'à une mare, je dois dire, avant de nous écrouler comme des merdes sur une herbe humide et fraîche. On aurait pu regarder éternellement les nuages former tout ce que nos imaginaires pouvaient dessiner tellement c'était doux d'être allongés en pleine nature, mais on était en mission. Chico m'en a voulu de le lui rappeler, alors pour gagner du temps, il a

commencé à blablater. Tu te souviens du père à Kandioura ? Kandioura, un ami de longue date du squat de notre enfance.

Et comment que je me souvenais de ce boringo. Quand on a eu affaire une fois au père à Kandioura, c'est impossible de l'oublier. Il criait bande de salopes à tout bout de champ, qu'on soit en bande ou pas, tout le temps, parce que pour lui « bande » et « salope » n'étaient en aucun cas deux mots à part entière. Il avait accueilli cette insulte dans son mandingue chantant et c'était devenu une sorte de gimmick. Il enseignait à l'école coranique du squat. Enfin, ce n'était pas vraiment une école, c'est juste que quand c'était les vacances à l'école publique où on apprend à lire et à écrire abcdefghijkl… jusqu'à z, 123456789 jusqu'à toujours, il venait chercher tous les enfants du squat pour qu'on lise le Coran chez lui. Mami voulait pas trop que j'y aille, elle disait que c'était un pervers, mais j'y allais quand même parce que c'était le seul moment où je pouvais être à l'école avec Chico, sinon on n'a jamais été dans la même classe.

Après, il m'a demandé si je savais toujours réciter Al-Fatiha. Pour éloigner les djinns, il a dit. Je n'avais pas prié depuis si longtemps que je n'étais pas tout à fait sûre de savoir. C'est la voix chevrotante que j'ai dit *Bismi Allāhi Ar-Rahmāni Ar-Rahīm*. Chico n'a pas relevé mon accent merdique, il s'est contenté de traduire. Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux, en levant les mains jusqu'aux oreilles pour simuler les gestes d'une prière. J'ai poursuivi. *Al-hamdu Lillāhi Rabbil Al-'Ālamīn.* Il y a eu un silence. Cette fois, je pouvais sentir une émotion sincère dans la voix de Chico, une émotion qu'il s'est empressé de camoufler sous un faux air de je-m'enfoutisme. Louange à Allah, Seigneur de l'univers. Là, j'ai eu un trou. Chico m'a dit, et il n'avait pas tort, que le prochain verset rimait avec le précédent, que dans cette sourate tout rimait en *īn* ou en *īm* plus ou moins, qu'il suffisait de se souvenir de la musique des mots, d'interpréter, comme si je galérais déjà pas assez. J'ai repris du début. *Bismi Allāhi Ar-Rahmāni Ar-Rahīm*. Chico a commencé à faire du beat box avec sa bouche. Je me suis calée sur le rythme. *Al-hamdu Lillāhi Rabbil Al-'Ālamīn. Ar-Rahmāni Ar-Rahīm*. La mesure suivante, Chico a traduit en empruntant le flow du rappeur qui a la particularité de rapper comme s'il avait de la harissa dans la bouche. Le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. J'ai poursuivi presque en chantant. *Māliki Yawmi Ad-Dīn*. J'ai hésité à nouveau, et

Chico, voyant que je galérais toujours, a récité les deux versets suivants. *Īyāka Naʿbudu Wa ʿĪyāka Nastaʿīn. Ihdinā Aṣ-Ṣirāṭa Al-Mustaqīm*. Il ne restait qu'un verset, mais Chico m'a bien fait comprendre que là, si je n'étais pas capable de m'en souvenir, il pouvait rien pour moi. Il s'est contenté de le traduire. Le chemin de ceux que Tu as comblés de faveurs, non pas de ceux qui ont encouru Ta colère, ni des égarés.

Une fois debout Chico m'a dit, ben voilà, le Coran c'est comme le vélo, ça s'oublie pas, allons-y maintenant.

Exil

Afin d'optimiser nos chances de retrouver le fameux trésor, nous nous sommes partagé le territoire des fées en deux. Le nord pour Chico, le sud pour moi, selon Maps. Avant de nous quitter, on s'est donné comme consigne de se retrouver dans deux heures, juste avant le coucher du soleil, près du tronc à l'horizontale, balisé, et barrant le sentier que nous venions d'emprunter. J'ai tellement pas le sens de l'orientation que même tél à la main, je me suis dirigée dans la mauvaise direction. Déjà à une vingtaine de mètres du point de départ, Chico l'a remarqué et me l'a signalé par un claquement de doigts en l'air qui m'a encore plus déstabilisée, tant le son qu'il a produit m'a donné l'impression qu'on était des chasseurs inexpérimentés susceptibles d'être chassés à notre tour. Et Allah, il m'en fallait si peu.

Me retrouver seule dans cette forêt était carrément spécial. Mami avait été folle de croire que je pourrais découvrir ce qu'elle avait planté des années plus tôt. Mais pour lui montrer que j'étais de bonne volonté, je lui ai passé un petit coup de fil. Elle m'a dit que Jimmy allait bien, qu'il était ressorti indemne de sa prise d'Iboga, qu'il devait se reposer. Oh my God, il l'avait fait ! Simultanément à celle de Mami, j'avais entendu la voix grisonnante de Tonino prononcer mon prénom, lorsque Mami avait dit que c'était moi à l'autre bout du fil. J'ai sauté sur l'occasion pour raconter à Mami où j'étais, et elle n'a pas pu s'empêcher de le répéter à Tonino, puis, sous l'effet de l'enthousiasme, d'ajouter que j'avais trouvé Iboga. Alors que j'entendais déjà Tonino me féliciter, clarifier les choses

ne servait à rien. À présent, c'était sa voix à lui, claire et limpide, qui me disait d'en manger en très faible quantité, que j'allais voir comment ma vie en serait changée. J'ai raccroché.

J'ai marché une heure aux alentours de la mare, téléphone à la main, veillant à minutieusement me repérer sur Maps, tout en essayant de distinguer du orange dans tout ce vert et tout ce marron. Heureusement que je portais mes bottes hautes, parce que j'avais de la terre et de la boue jusqu'aux genoux. Et puis merde, dans tous les récits d'aventure que j'avais pu lire, au moment où le protagoniste est sur le point de parvenir à l'objet de sa quête, on n'envisage même pas une seconde que ce qui peut déclencher la dernière frustration avant la résolution est d'avoir les crocs. Quand il y a de la nourriture, dans les livres, souvent, elle est là pour faire joli : c'est beau un escargot, et patati et patata, mais quand on a la dalle au point de voir double et fluo, un escargot devient tout à fait envisageable. J'exagère, je les ai quand même pas mangés, ces putain d'escargots. Quoique leur mort aurait eu un sens, tandis que là ils sont dead sous le poids de la semelle de mes bottes arbitraires. J'écoutais leur coquille craquer, et j'avais toujours aussi faim. Associé au doute et à la frustration, ça suffit à vous plonger dans un autre état de conscience, même pas besoin d'Iboga en fait !

Dans un dernier élan, propulsée par l'anticipation du sentiment de culpabilité qui risquait de m'envahir si je ne me donnais pas tous les moyens pour trouver Iboga, je me suis engouffrée à nouveau dans la densité verte, non sans prendre en photo le seul repère visuel à disposition. Un abri en bois pour les oiseaux, peint en blanc. J'ai cherché, sur ma vie y avait que des arbres, des feuilles mortes et tout. Alors tout en revenant sur mes pas, j'ai envoyé un sms à Chico, pour le prévenir de mon retour imminent au point de rendez-vous. Pas de réponse. J'ai appelé. La sonnerie a retenti deux fois puis Penda, c'est comment, t'as trouvé ?, la voix remplie d'espoir. Lui faire croire que oui m'a traversé l'esprit, mais je n'ai même pas eu le temps de sourire à l'évocation de cette blague de merde que ça a coupé. Plus de batterie sa grand-mère.

Chico devait bien être quelque part ! Je me le répétais, afin de repousser l'idée qu'en vérité j'étais juste méga perdue en plein milieu d'une forêt de 25 000 hectares, et qu'à cette heure-ci j'avais peu de

chance de croiser âme qui vive, ni de retrouver mon chemin, tant tout se ressemblait autour de moi. Seule mon ombre, toujours mouvante, se distinguait dans ce décor figé. Mais mon ombre ne pouvait pas me servir de boussole, quand bien même elle et moi avions le même but, retrouver Chico.

Combien de fois ai-je crié son nom, pour que me revienne, inlassablement, l'écho de ma propre voix esseulée ?

Combien de pas ai-je parcourus pour que mon cœur batte à si vive allure ?

Combien de minutes sont passées pour que le soleil se couche aussi vite qu'en hiver ?

Le froid aussi s'était installé, bien comme il faut, mais il ne me dérangeait pas. J'ai erré une bonne heure, fini épuisée, non par la marche mais par une sorte de vertige que je n'avais encore jamais éprouvé. Vertige d'un horizon sans fin vers lequel je tendais presque. Quelle direction prendre ? Il y a de fortes chances que je n'aie rien fait d'autre que tourner en rond dans une toute petite partie de la forêt, dans l'attente que quelque chose vienne briser le rythme de mes pensées circulaires. Chico, je ne le cherchais plus vraiment. Sûrement avait-il retrouvé son chemin, s'en était-il retourné au quartier. Alors j'ai continué à marcher, marcher sans relâche, marcher à en oublier la faim, sans que jamais, par Allah, me vienne en tête l'envie de m'arrêter. J'étais seule, j'avais la paix, celle qui permettait toutes les excentricités, personne n'était là pour poser de regards discriminants sur ma personne. Seuls les oiseaux ont dû se demander si j'étais sérieuse, quand j'ai commencé à crier comme une tarée. Ça m'a quand même rassurée de sentir qu'ils continuaient à se mouvoir au-dessus de moi. Alors j'ai posé la tête contre un tronc d'arbre un peu sec, et là j'ai entendu un hurlement à ma droite. J'ai tout de suite reconnu la voix de Chico, de plus en plus forte.

C'est lui qui, à travers un dense alignement de troncs, m'a retrouvée le premier. Il m'a dit toi c'est même pas la peine, je t'attendais au point de rendez-vous, t'étais où wesh ? Sa voix transpirait la panique. Il m'a fallu sauter dans ses bras pour lui transmettre mon soulagement subitement

retrouvé. Je l'ai serré fort, et j'ai dit ça va aller comme ça en chuchotant, plusieurs fois, jusqu'à ce que son rythme cardiaque s'harmonise avec le mien.

Les gargouillements de mon estomac criant famine, j'ai desserré l'étreinte en premier. Même s'il n'a rien laissé paraître, je savais bien que lui aussi les avait entendus. J'ai chuchoté Chico, tu m'avais pas dit que t'avais apporté du yassa tout ça, limite gênée de quémander, alors qu'en fait c'était l'heure à laquelle les gens mangent. Il a dit ouais grave, mais faut faire belek aux ours, je veux pas leur servir de repas moi, viens on allume un feu, pour les éloigner. Et on a rigolé.

L'idée du feu m'a plu, par contre pour moi il était hors de question de passer la nuit en pleine forêt, contrairement à Chico qui était parti pour la grande aventure. Même lui rappeler qu'on était attendus à l'anniversaire de Sally ce soir n'a pas suffi à réfréner son désir de robinsonnade. Il m'a dit je vais lancer un feu, aide-moi à ramasser des bouts de bois, en m'en montrant du doigt, et faut pas qu'ils soient trop humides. Je me suis exécutée, on aurait dit que j'avais fait ça toute ma vie, ramasser du bois, et pourtant la nuit commençait à tomber. Humer l'odeur des morceaux ne m'a pas éclairée sur le nom de l'arbre duquel il provenait. Ça sentait la terre, comme Jimmy.

Pendant que j'essayais de gérer, Chico disposait des pierres en un cercle, dont je n'ai pu mesurer le diamètre qu'au moment où il a déversé, longuement, la lumière de son tél dessus. Résultat : environ trente centimètres. Je le regardais, assise dos contre un arbre, quand il a dit Penda, montre voir la photo d'Iboga deuspi. Ça m'a étonnée qu'il y croie encore, alors que l'obscurité pleine et entière nous tenait désormais compagnie.

Quand je me suis approchée, j'ai saisi ce qu'il avait entre les mains, et j'ai fait où est-ce que t'as trouvé ça ? Chico a orienté son faisceau de lumière vers un petit arbuste, et sur le Coran de La Mecque le fruit ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui sur la photo de Tonino. J'ai jeté un dernier coup d'œil, pour m'assurer que ce n'était pas mon estomac qui me jouait des tours.

On était sur une bonne piste. Chico m'a tendu la lampe torche et m'a demandé d'éclairer en direction des racines de l'arbuste. À mesure que

Chico creusait, à pleines mains, avec énergie, je pouvais sentir la terre atterrir sur le faux cuir de mes bottes hautes. La sensation était agréable et le trou devenait de plus en plus profond, ce qui était inattendu pour un arbuste aussi petit. À croire que, comme les icebergs, la plus grande partie du tronc était immergée sous terre. Alors Chico a continué à creuser, encore et encore, jusqu'à atteindre les racines.

Quand j'étais petite, il y avait une cour en bas du bât', sous les larges fenêtres à travers lesquelles Mami se penchait pour m'appeler quand je tardais. Recouverte de débris de pierres et de béton, cette cour, dans laquelle Chico et moi jouions régulièrement au bâton sauteur, à la marelle ou à cache-cache après l'école, avait une particularité qui n'était pas due à la présence de vendeurs de shit, encore moins aux allers-retours des clients, ni à l'aquarium de fumée permanent. Au milieu, il y avait un trou, un vrai trou dont le diamètre n'était pas plus grand que le seau qui nous servait de chiottes. Un trou ancré dans ma mémoire à jamais, dont nous déduisions la profondeur à travers l'écho des cailloux que nous y jetions. Un jour, une enfant est morte à l'intérieur. Elle s'appelait Souadou, elle avait 8 ans. Bien qu'il ait vite été recouvert de dalles de ciment par les membres de l'association du squat, ce trou continuait à exister dans mon esprit. Derrière l'interdiction formelle de s'en approcher, chacun alimentait à sa façon un brûlant désir d'aller chercher l'enfant mort. Il nous était impossible à nous autres, survivants, de commencer une partie de cache-cache sans faire allusion à ce trou. Il me semblait que Souadou allait surgir de sous terre, et me dire que si les morts n'étaient pas morts, comme disait le dicton, il y avait aussi de grandes chances que les vivants ne soient pas vivants…

Dieu seul sait où cette rêverie m'aurait menée si Chico n'avait pas dit wesh Penda, ça va ou quoi, tout en s'appuyant contre ma jambe pour se relever. J'ai fait ouais, ouais ça va, mais je suis vraiment pas sûre que ce soit Iboga. Chico a répondu tu sais, la seule façon de savoir si c'est Iboga, c'est d'y goûter. Et hop, j'ai pas eu le temps de faire un geste que Chico a arraché un bout de racine avec ses dents et l'a avalé.

Ensuite, son tél aussi a fini par caner. Alors que nous n'avions à présent plus aucune source de lumière, l'urgence n'était plus d'allumer ce putain de feu, mais de convaincre Chico de recracher ce qu'il venait

d’avaler. Je lui ai raconté ce que Mami m’avait dit concernant les risques liés à Iboga, en grossissant un peu les traits j’dois avouer. Et le mec m’a tellement pas prise au sérieux, le seul truc qu’il a trouvé à me dire c’est tiens, c’est la famille qui invite, en rigolant et en s’éloignant de moi. Je lui ai couru après comme à l’ancienne, et une fois son corps lourd à portée de main, j’ai dit t’es un grand malade, tout en tapotant sur son dos pour qu’il dégobille. Je n’avais aucune chance, il lui a suffi d’un simple mouvement de bras pour que je me retrouve à terre.

Maintenant je vais allumer le feu, il a dit, on a trouvé ce qu’on cherchait, c’est le principal non ? Pendant qu’il s’occupait du feu, j’ai sorti le tupperware de son sac à dos, je me suis posée près de lui et j’ai sorti le matos. Il avait tout prévu, assiettes en carton, fourchettes, bouteille d’eau. Sa daronne avait même ajouté des olives à sa sauce, on aurait pu croire que c’était l’ingrédient principal du yassa tant on ne voyait qu’elles, brillantes, éclairées par la lumière d’un feu encore timide. Manquait plus que le plat soit chaud pour qu’on vive notre meilleure vie Chico et moi, mais j’allais quand même pas me plaindre. Le feu prenait, tranquillement, et une douce chaleur caressait la peau de mes avant-bras appuyés contre mes genoux. Dans la même position que moi, Chico tenait d’une main l’assiette et de l’autre la fourchette qui nous aurait été plus utile si elle avait été accompagnée d’un couteau. Qu’importe, Chico a terminé sa cuisse de poulet à la main. Entre deux bouchées, il a fait les yeux blancs, rassemblant ses talents de comédien pour imiter l’état d’un trip imminent. J’ai rigolé. Ensuite, il a bu de l’eau très bruyamment… m’a tendu la bouteille, et m’a dit que je ne savais pas ce que je ratais. Askip les feuilles mortes c’étaient des billets violets, les flammes, des danseuses étoiles, mon sourire, celui de quelqu’un qui va manger Iboga incessamment sous peu.

Allez Penda il a dit, m’abandonne pas comme ça, au moins fais-le pour Jimmy. J’étais tentée, putain, il le savait. La racine commençait à chauffer sous mes doigts, sa texture me rappelait celle d’une peau de gingembre, en plus grumeleux, plus dur et aussi moins comestible. Cela pouvait tout aussi bien être une plante vénéneuse quelconque, comme il devait y en avoir des centaines dans cette forêt. J’ai jeté un dernier coup

d’œil à la photo de Tonino, et me sont revenues en tête ses dernières paroles. Ma vie en serait changée ? Chico continuait à m’encourager. Il m’a pris des mains la racine, m’en a coupé un bout minuscule qui selon lui ne pouvait pas me tuer. J’ai invoqué Mami, l’ai priée de nous protéger d’aussi loin qu’elle soit, que son esprit veille sur les nôtres. Chico avait raison, si Jimmy l’avait fait et en était sorti indemne, pourquoi pas nous ?

J’ai dit bismillah dans ma tête, et hop là, j’ai avalé la racine sous la lumière d’une lune carnivore.

Aube

Une pluie fine nous a réveillés. Il faisait encore nuit mais nous avons décidé de reprendre la route. Au bout d'une vingtaine de minutes, nous sommes tombés sur un chemin balisé menant vers une sortie. Et à l'extérieur, par chance, nous avons croisé un joggeur à qui j'ai demandé où se trouvait la gare. Ma question lui a semblé stupide car elle se trouvait juste en face, on pouvait apercevoir les câbles électriques d'alimentation flotter dans les airs. Pas l'énergie de me sentir bête, ce qui m'a surtout surprise, c'est que Chico non plus ne les avait pas vus. Et dans le premier train du retour, ni lui ni moi n'avons prononcé un seul mot, on était méga K-O.

De retour sur la place du quartier, une musique de fond provenant de chez Sally m'a rappelé ce à quoi on aurait pu participer si on n'avait pas passé la nuit dans la forêt. Qu'est-ce qu'on faisait là ? nous a demandé Sally qui fumait une cigarette à sa fenêtre. Elle nous a invités à monter mais Chico a dit qu'il n'était pas chaud pour un after, avec un trémolo dans la voix que je ne lui connaissais pas. On s'est fait la bise comme deux inconnus, et il est rentré chez lui, au bout de la rue. Moi je suis restée là, quelques secondes, le temps de réfléchir à la suite des opérations. La pluie nous avait suivis jusqu'à Paris, et elle était si fine ici qu'on pouvait la confondre avec le brouillard. Quand j'ai relevé la tête vers le ciel, Sally n'était plus à sa fenêtre. J'ai pris ça comme le signe qu'il valait mieux rentrer chez moi.

Une fois à la baraque, j'ai appelé Mami mais c'est Jimmy qui a répondu. Il m'a dit Penda, je vais mieux, je suis pas près de rentrer, je

pars au Sénégal avec Mami Pirate, peut-être je vais retrouver mon père. L'initiation l'avait-elle rendu encore plus fou ? Ce qui m'importait n'était pas de savoir s'il était guéri ou pas, le simple fait d'avoir une mission en disait long sur son état d'esprit. Son choix me renvoyait à mon propre djinn, qu'allais-je en faire ? Savoir que Mami allait retourner au Sénégal était déjà douloureux à encaisser, alors la nouvelle de Jimmy a sonné comme une malédiction. Je me suis dit qu'on m'abandonnait à mon sort, et que la seule façon de le conjurer était de disparaître. Mourir m'est soudainement apparu comme la solution la plus efficace pour me débarrasser de mon djinn, avant de réaliser qu'une fois morte et sans djinn, il me serait impossible de rejoindre Mami et Jimmy au Sénégal. Parce que oui, je voulais les rejoindre, et en pleine possession de moi-même. Qu'allais-je bien pouvoir faire sans Mami, j'ai posé la question à Jimmy avant qu'il me la passe. Entendre son souffle m'a arraché le cœur. Elle a fait Penda, ma douce Penda, j'ai quelque chose de très, très important à te dire, mais ce n'est pas le moment, laisse-moi te rappeler. Au point où j'en étais, j'ai pris ce délai d'attente avec satisfaction, comme un moment de flottement au sortir d'un rêve, et j'ai raccroché. J'ai retiré mes bottes hautes et enfilé mes baskets avec la conviction que rouler m'aiderait à retrouver mon ancrage. Calée contre le bahut du salon, ma planche de skate était réconfortante à voir. Son bois était solide et lumineux. Ses roues inspiraient la liberté. Une fois dehors, j'ai roulé en écoutant ma propre musique intérieure. Mon pied avant jouait les graves, l'arrière les aigus. Je répétais mes gammes. J'étais en si bonne harmonie avec ce qui m'entourait que je me suis pas arrêtée une seule fois à un feu rouge. La ride était fluide, le chemin dégagé, le sol net. L'instant précieux.

On m'a dépassée par la droite, je l'ai même pas vu venir. La silhouette se déplaçait à vive allure et le brouillard semblait encore plus épais autour d'elle. L'apparition roulait probablement en roller, car le skate ne permet pas de tels mouvements de rotation. Ceux de mon rider n'avaient rien de naturel. Était-ce Iboga qui commençait à faire effet ? On aurait dit que les rues avaient rallongé tant la course m'a semblé durer. La vitesse à laquelle je roulais aussi était inhabituelle. Je volais presque, avec un unique but en tête, rattraper ce qui ne pouvait être qu'un djinn. Au bout d'un moment, il s'est retourné, comme pour s'assurer de ma présence. J'ai accéléré, j'étais lancée. Forcé de s'arrêter à un croisement où une

voiture tentait de se garer, je l'ai rattrapé. Il a tourné la tête vers moi à nouveau, me donnant à voir un visage noir parsemé de paillettes. Était-ce réellement mon djinn ou une hallucination ? J'étais défoncée, ça c'était sûr. Je me suis dit Penda tu débloques comme jamais. La situation m'a semblé tellement absurde que je me suis mise à rigoler très fort, un rire jaune d'abord puis teinté d'un sentiment de libération provenant du fond de mon ventre. Kakakaka, tête vers l'arrière, toutes les dents dehors. Pourquoi se contenter d'un seul djinn quand on peut en avoir plusieurs ?

Ekip

Le téléphone a sonné dans le salon. Je n'ai pas répondu tout de suite. Pour cela, il fallait encore que mes nouveaux djinns et moi nous mettions tous d'accord pour quitter le lit. Combien étaient-ils en tout ? Je savais pas très bien, mais une chose était sûre, le djinn qui m'habitait depuis l'enfance n'était plus à mes côtés. J'le sentais plus, à moins que sa présence ait été noyée par celle des autres. Les nouveaux, je me réjouissais de faire leur connaissance.

L'horloge affichait 17 heures. Impossible de dire exactement combien de temps j'avais dormi, je ne me souvenais pas de l'heure exacte à laquelle je m'étais couchée. La sonnerie du téléphone a retenti une seconde fois. Je n'avais toujours pas la force d'aller décrocher. Il a fallu qu'un de mes nouveaux djinns me suggère de prendre mon temps, qu'il assumerait la responsabilité de rappeler quand tout le monde serait prêt, pour qu'enfin la pression retombe.

Quand je lui ai demandé combien on était en tout, il m'a répondu que lui-même n'avait pas encore rencontré tous les autres en moi, mais qu'a priori on devait être au moins trois. Whoah !

Sa voix, contrairement à celle de mon djinn initial, était d'une tessiture si grave qu'elle faisait penser à celle d'un homme mûr ou peut-être d'un djinn transgenre qui s'injecte régulièrement de la testostérone. Peu importe, c'était un kiff total d'être allongée dans mon lit, aussi nombreuse.

Je me réjouissais de faire la connaissance de mes nouveaux coexistants, un par un. Pour la première fois de ma vie, cette pluralité d'identités m'est apparue comme une force et non un tiraillement. En équipe on était toujours plus fort. J'allais pouvoir déléguer les tâches et les responsabilités à chacun.e afin d'optimiser l'efficacité de ma propre entreprise ! Déléguer, je l'avais déjà appris avec un seul djinn, mais le voyage dans la forêt m'avait fait passer d'une PME à une TGE promise à un méga-avenir. Va falloir revoir mon organisation, afin que chaque membre y trouve son compte, tout en conservant la responsabilité ultime de leur réussite. Déléguer, c'est prendre le risque de parier sur un collaborateur, lui faire confiance, ce n'est pas perdre le pouvoir mais en partager une partie. Forcément, monter une entreprise d'une telle ampleur allait prendre du temps, mais j'étais prête à relever le défi. J'allais fédérer autour d'une vision et d'un objectif communs encore à définir, faire mon entrée en politique. C'est dans cet élan d'enthousiasme que je me suis finalement décidée à rappeler celle qui ne pouvait être que Mami. Un djinn parmi les autres a émis l'idée de lui raconter ce qui se passait en nous depuis qu'on avait mangé Iboga. En présidente qui se respecte, il a fallu remettre les choses à leur place, avant qu'ils ne prennent trop la confiance. Je lui ai répondu d'un ton ferme que je prenais entièrement en charge le récit.

La voix de Mami était noyée par la multitude des bruits environnants. Au bout d'un moment, mon oreille a réussi à distinguer le rythme de ses pas se dirigeant vers un endroit plus calme. Jimmy allait bien. Tous les deux étaient toujours au Gabon, mais plus pour très longtemps. Mami n'a pas voulu me dire le jour exact de leur départ pour le Sénégal, ça porte l'œil elle a dit, avant de me demander comment j'allais. Je lui ai tout raconté d'une traite, ma prise d'Iboga avec Chico, l'apparition, mes nouveaux djinns, comme si m'arrêter pouvait mettre fin à mon élan. Je savais que ce qu'elle allait me répondre aurait un impact sur le reste de ma vie.

Il y a eu un silence.

Puis elle a dit Penda, c'est une richesse de parler deux langues, même plus, avoir des djinns ne fait pas de toi une personne malade, c'est sain, l'unité du sujet est une construction qui cloisonne, et elle a ajouté que je ne devais pas me sentir obligée de trancher sur quoi que ce soit. Elle en

savait quelque chose, elle, Sénégalaise devenue paria dans sa famille au Sénégal, qui s'était recréé des racines au Gabon tout en élevant ses petites-filles en France.

Ces paroles, venant de Mami, je les attendais depuis blindé. Avant de raccrocher, elle a ajouté, il n'y a pas à se poser la question de choisir, il faut aller vers soi, rester pirate.

Photo de la couverture : JF Paga.
ISBN : 978-2-246-83216-4
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
© Éditions Grasset & Fasquelle, 2023.

Ce document numérique a été réalisé par PCA

Table

Couverture

Page de titre

Exergue

Vréel

Ciao

Volcans

Memento

Clic

Ketchup

Tiers-Lieu

Tout va bien

Piraterie

Wanna get high ?

Badaboum

Mood

Thiercelieux

Crush

Sauce algérienne

Bleu comme une orange

Gorgorlou

Pleurer sa grand-mère

Dans ma schiz

Hop hop hop

Amin

Exil

Aube

Ekip

Page de Copyright


Couverture : Seynabou Sonko, Djinns (roman), Grasset